



**HAL**  
open science

## Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier

Bertrand Masquelier, Isabelle Leblic

► **To cite this version:**

Bertrand Masquelier, Isabelle Leblic. Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier. Isabelle Leblic; Bertrand Masquelier. Énonciations métaphoriques et iconicité en contexte, 1, Lacito Publications, pp.7-38, 2021, Anthropologie linguistique et sociale de la parole, 978-2-490768-02-8. hal-03379506

**HAL Id: hal-03379506**

**<https://hal.science/hal-03379506>**

Submitted on 27 Dec 2021

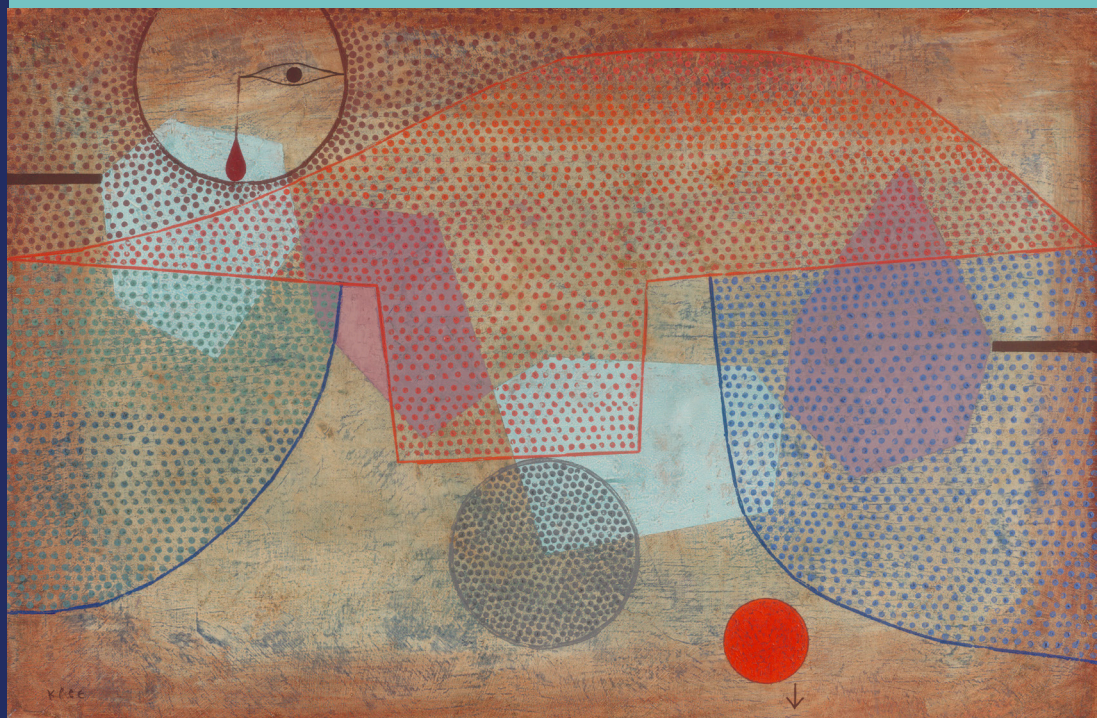
**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Isabelle Leblic & Bertrand Masquelier (éds)



*Énonciation métaphorique  
et iconicité en contexte*

LACITO  
Publications

*Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1  
Villejuif, 2021*





*Énonciation métaphorique et iconicité en contexte*

ISSN collection « Anthropologie linguistique et sociale de la parole » : en cours  
ISBN : (version papier) 978-2-490768-02-8  
ISBN : (version électronique disponible sur <http://lacito-publications.cnrs.fr>)  
978-2-490768-03-5  
licence CC-BY-NC-SA

*Collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole*  
*sous la direction d'Isabelle Leblic et de Bertrand Masquelier*  
*secrétariat d'édition : Raphaëlle Chossenot* ([raphaelle.chossenot\[at\]cnrs.fr](mailto:raphaelle.chossenot[at]cnrs.fr))  
LACITO-Publications, UMR 7107, Campus CNRS de Villejuif,  
7 rue Guy Môquet, 94801 – Villejuif, France

Relectures et corrections : LACITO  
(Raphaëlle Chossenot, secrétaire d'édition des LACITO-Publications, Isabelle Leblic et  
Bertrand Masquelier, directeur-es de collection et éditeur-es scientifiques)

Couverture conçue par Isabelle Leblic  
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, Art Institute Chicago (<https://www.artic.edu/artworks/61608/sunset>)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1

**Isabelle Leblic et Bertrand Masquelier (éds)**

*Énonciation métaphorique et  
iconicité en contexte*

© LACITO, 2021

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2021

Les chapitres réunis dans ce volume sont des versions étendues d'interventions présentées lors du séminaire *Métaphore(s)*, qui s'est tenu au LACITO, campus CNRS de Villejuif, entre 2013 et 2018.

Ce premier ouvrage inaugure notre collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole aux LACITO Publications, accessible en ligne et gratuitement à l'adresse suivante : <http://lacito-publications.cnrs.fr/>.

Tous les chapitres ont été évalués anonymement selon le principe de *peer review* par au moins un lecteur extérieur au LACITO. Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu participer à ce processus d'évaluation, par ordre alphabétique :

Natacha Collomb, CNRS du Centre Norbert Elias à Marseille  
Alice Fromenteil, docteure du CREDO à Marseille  
Christine Jourdan, professeure de Concordia University à Montréal  
Nicolas Laurent, maître de conférences de l'IHRIM à l'ENS à Lyon  
John Leavitt, professeur de l'Université de Montréal à Montréal  
Paulette Roulon-Doko, DR émérite du CNRS LLACAN à Villejuif  
Yacine Tassadit, directrice d'études du LAS-EHESS à Paris

## Table des matières

MASQUELIER Bertrand et Isabelle LEBLIC Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier	7
1. BERTHO Elara : Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes. Autour de Keith Basso, <i>L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert</i>	39
2. KLEIBER Georges : Métaphore et argumentations : le cas des proverbes	55
3. DERIVE Jean : Des usages de la métaphore. Théorie et illustration par quelques exemples dioula (Côte d'Ivoire)	83
4. KHICHANE Samia : Blesser le corps. Métaphores et pratiques de l'injure en Kabylie	107
5. ROULON-DOKO Paulette : Parties du corps et métaphores	133
6. BLACK Alexis : Penser-parler en français d'un monde inconnu. Métaphores conceptuelles à propos de l'exploration spatiale	151
7. CHAVE-DARTOEN Sophie : Des usages de la métaphore dans l'analyse des rituels	173
Résumés/ <i>Abstracts</i>	205
Présentation des auteur-e-s	211



## Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier

par

Bertrand MASQUELIER et Isabelle LEBLIC

Le LACITO a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'ethnolinguistique française puis de l'anthropologie linguistique (voir Leblic et Masquelier, 2020). Le rapport de conjoncture de la section 38 du CNRS de 2004 notait d'ailleurs :

« Dans le champ de l'ethnolinguistique et des rapports entre pensée, langue et culture, citons Monod Becquelin & Erikson (2000), réflexion sur les contraintes linguistiques et culturelles qui régissent l'interaction langagière, rituelle ou quotidienne ; mentionnons également Masquelier & Siran (2000), qui marque l'introduction en France de ce que les Anglo-Saxons appellent *ethnography of speaking*, champ de recherche jusque-là délaissé au profit de l'étude des conceptions de la parole dans la tradition de Geneviève Calame-Griaule. Il y a là un indice de plus d'une tendance lourde de l'anthropologie en France, qu'on a déjà repérée à propos des études de parenté : l'attention portée aux contextes de l'interaction sociale, qu'il s'agisse de l'interaction entre parents ou, comme ici, de l'interaction langagière. » (pp. 829-830)<sup>1</sup>

L'ouvrage collectif présenté ici, *Énonciation métaphorique et iconicité en contexte*, s'inscrit dans la continuité d'une série d'opérations de recherche conduites au sein du LACITO depuis les années 1990 sur l'interlocution, une problématique qui avait introduit l'anthropologie linguistique dans son rapport à l'anthropologie sociale (et à l'ethnolinguistique) française.

Outre le LACITO, deux autres lieux en France où l'anthropologie linguistique s'était faite connaître sont Nanterre pour les Américanistes et l'EHESS, vers la fin des années 1980, plus récemment au Laboratoire d'anthropologie sociale, là encore grâce en par-

1. Les deux volumes mentionnés dans cet extrait du rapport de conjoncture cité ont été conçus indépendamment l'un de l'autre. Le premier (Monod Becquelin et Erikson) est focalisé exclusivement sur les recherches des américanistes (Amérique centrale et du sud). Le second (Masquelier et Siran) ouvre aux recherches conduites dans plusieurs régions du monde, dont celle de l'Amérique du sud : Afrique et Moyen Orient, Océanie, Europe. Les deux volumes sont interdisciplinaires. Ils font travailler les perspectives de l'anthropologie sociale et de l'anthropologie linguistique, avec le point de vue que proposait également l'ethnolinguistique des littératures orales sur le dialogique. Ils dressent à eux deux un paysage très complet des changements épistémologiques en cours au sein de l'anthropologie linguistique dans son ensemble, et de leurs effets sur la conduite des recherches en anthropologie sociale, à la fin des années 1990.

tie aux Américanistes. Aujourd'hui, l'anthropologie linguistique (en France) côtoie les recherches en sociolinguistique, notamment à Paris Descartes ; elle est présente à Bordeaux, en anthropologie, et ailleurs également grâce à quelques postes ici et là : à Strasbourg, à Montpellier ou à Paris 3 devenue Sorbonne nouvelle. Même le laboratoire Praxiling (en linguistique) à Montpellier s'y est mis grâce à un colloque en 2016. Ces développements (outre Nanterre et l'EHESS) sont récents et datent des années 2000 ; d'autres, encore plus récents, portent sur les dix dernières années, depuis 2010.

Un signe de cette effervescence en France sont les publications de dossiers publiés par la revue *Langage & Société* (EHESS) : en 2012 sur Dell Hymes (Masquelier et Trimaillé éd., 2012), en 2015, sur John Gumperz (Boutet et Heller éd., 2015) et, en 2021, un dossier sur le tournant sémiotique, inspiré par les travaux de Charles Peirce, une orientation qui caractérise une grande partie de l'anthropologie linguistique nord-américaine (Telep et Him-Aquili, 2021 ; Gal, 2021 ; Masquelier, 2021). En sont également un signe les publications de Sandra Bornand et Cécile Leguy (2013, 2014) : leur ouvrage de 2013, sur les pratiques langagières, met l'accent sur les convergences entre les recherches africanistes françaises sur les littératures orales et les principales contributions des anthropologues linguistes nord-américains à l'ethnopoétique de l'art verbal. Celui de 2014 revisite les concepts Compétence et Performance (dans la perspective de Chomsky) et les écarts épistémologiques entre grammaire générative (Chomsky) et sociolinguistique de la Compétence de Communication (Hymes), une bifurcation paradigmatique qui entérinait, dans les années 1960, des manières distinctives de penser la linguistique.

Pour faire de l'anthropologie linguistique, tous les lieux de terrain ethnographique se révèlent pertinents. Par-delà la géographie des destinations<sup>2</sup>, les recherches généralement prennent un tour thématique ; ces thématiques sont diverses et chevauchent celles des sciences sociales, de l'anthropologie sociale ou de la sociologie : par exemple, lorsqu'il s'agit de documenter les multifacettes des enjeux auxquels les sujets parlants sont confrontés, dans un monde traversé de transformations politico-économiques continues, dont celles liées aux conséquences de la globalisation et de l'urbanisation planétaire. D'un point de vue théorique, quels que soient les lieux et les situations sociolinguistiques étudiés (sans oublier leur arrière-plan historique), l'anthropologie linguistique explore tout particulièrement :

- le langage comme fait social ; l'organisation sociale des pratiques langagières ; les rapports entre formes discursives et processus sociaux – les travaux sur le « contexte » et les « situations » relèvent de ce domaine (par exemple, les situations d'interlocution) ;
- les interactions verbales – un objet d'étude important : il privilégie l'organisation séquentielle des échanges langagiers, ses épisodes, entre autres dans le déploiement de l'argumentation ; sans ignorer l'activité multimodale propre à toute interaction, une dimension saillante en général, particulièrement en contexte rituel ;

2. Pour un large échantillon de situations linguistiques, sociales et « culturelles » : voir la grande variété des « terrains » d'enquête discutés par les intervenants au séminaire dont nous rapportons quelques-uns de ses résultats dans ce volume : terrains européens et non européens : Afrique, Amérique et Caraïbes, Océanie (voir <https://lacito.cnrs.fr/activite-scientifique/la-recherche-au-lacito/metaphores/>).

- la parole en acte : les rapports entre sémantique et pragmatique dans les actes de langage (ou actes de discours) sont appréhendés par le biais de l'étude du fonctionnement indexical du langage et l'enquête sur la fonction métapragmatique des formes langagières. La problématique de la performativité des pratiques langagières s'inscrit dans le cadre de ces recherches.

Cette liste n'épuise en rien la description que l'on pourrait donner des axes de recherche qui permettent d'identifier l'anthropologie linguistique contemporaine. Certains d'entre eux ont été privilégiés depuis les années 1960 et au cours des dernières décennies. Quand on retrace cette histoire intellectuelle et l'émergence de problématiques nouvelles et récentes<sup>3</sup>, les cadres théoriques foisonnent ; ils s'inscrivent sous différentes appellations paradigmatiques : ethnographie de la communication ; sociolinguistique interactionnelle ; anthropologie de la théâtralité performative (associée au « *performative turn* ») ou dédiée à l'étude des littératures orales et de l'art verbal ; anthropologie de l'interlocution (de la praxis langagière et conversationnelle) ; anthropologie centrée sur le discours ; anthropologie sémiotique. L'orientation délibérément pragmatique est commune à cet ensemble de courants (ou de paradigmes). Elle met l'accent sur les rapports entre langage – sous différentes constructions, non seulement dans ses usages, comme pratique, mais également comme système de catégorisation et de conceptualisation – et la constitution de la vie sociale. Cette voie de recherche de l'anthropologie linguistique porte sur des points essentiels pour les linguistes, en particulier en ce qui concerne l'articulation entre sémantique et pragmatique.

Les dimensions sociales (culturelles) et linguistiques des pratiques discursives sont étudiées, le plus souvent, grâce à un ensemble de catégories d'analyse qui sont communes aux deux disciplines : c'est le cas dans les travaux qui tiennent compte de l'indexicalité des usages langagiers. Dans ces enquêtes l'accent est mis tout autant sur la deixis, sa fonction dénotative et référentielle, que sur le fonctionnement dit « purement » indexical du langage par lequel sont établis les liens entre situation d'énonciation, *hic et nunc*, et l'environnement social et culturel plus large qui l'englobe. La particularité de l'anthropologie linguistique réside toutefois dans sa manière, ethnographique, de traiter du rapport entre langue/langage et vie sociale (société et culture) et dans son attention aux conceptions explicites et implicites, locales, des locuteurs sur leurs usages langagiers.

À la différence de l'ethnolinguistique française focalisée sur la description de l'oralité et des littératures orales, l'anthropologie linguistique couvre un champ d'enquêtes élargi, centré sur la diversité / la pluralité des registres communicationnels et discursifs, quelles qu'en soient leurs circonstances d'occurrence. L'étude des discours porte sur les rapports sociaux constitués par la dynamique des pratiques énonciatives et communicationnelles. Elle privilégie l'étude d'épisodes ou d'événements langagiers, pour ce qu'ils révèlent de leur genèse, de leur organisation et de la mise en forme des

3. La version nord-américaine de l'anthropologie linguistique a assimilé les contributions de la linguistique de l'énonciation d'E. Benveniste sur « l'appareil formel de l'énonciation » (voir notamment Hanks, 1996). De facture pragmatique, centrée sur l'étude de la praxis langagière, se confrontant aux apports de la philosophie du langage, l'anthropologie linguistique (anglophone) est également « énonciative ». Voir les lectures que ces chercheurs font tout aussi bien des écrits de Ducrot – ce qui est moins le cas au sein du courant français de l'anthropologie, un paradoxe.

rapports sociaux qu'ils constituent. Cette perspective est importante : elle permet de décrire comment les pratiques langagières sont enchâssées dans les phénomènes sociaux et politiques, comme de tenir compte, quand ils se manifestent, des rapports d'inégalité, de pouvoir et de domination, etc.

L'anthropologie linguistique s'inscrit ainsi au cœur d'une pratique de recherche pluridisciplinaire, également enrichissante pour la linguistique appliquée, comme pour la réflexion sur les langues en danger. Elle se révèle également pertinente pour les problématiques qui touchent aux liens entre sémantique, cognition, et pratiques rhétoriques ; d'où ce séminaire<sup>4</sup> LACITO sur les formes métaphoriques du discours.

### L'énonciation métaphorique : le séminaire

Le séminaire sur l'énonciation métaphorique s'est inscrit dans l'axe de recherche de l'anthropologie linguistique du LACITO. Dans la mesure où il aura porté sur la production du sens que les formes métaphoriques du dire véhiculent dans l'interlocution, en situation de face à face, le séminaire poursuivait les travaux d'un séminaire précédent, dirigé par Micheline Lebarbier, sur le « dire autrement » et les « ruses de la parole ». Ce dernier a donné lieu à une publication récente (Lebarbier, 2017).

La métaphore<sup>5</sup> est un objet de recherche que d'aucuns penseront avoir été rebattu. D'autant qu'il est un objet sur lequel de nombreuses disciplines – linguistique, sémiologie, rhétorique, entre autres – se sont investies, si bien que les modèles ou les théories pour en rendre compte relèvent de plusieurs perspectives. L'engouement contemporain et multidisciplinaire pour la problématique de la métaphore s'est traduit – il faut le noter – par un foisonnement considérable des publications. Si le point de vue typologique (et classique) de la rhétorique des tropes (c'est-à-dire des figures du langage) semble avoir perdu de son emprise, le relai aura été pris par des recherches en sémantique comme en pragmatique et, depuis près de quarante ans, par les travaux sur les métaphores conceptuelles ; ces derniers sont inspirés par certaines des premières publications co-écrites de George Lakoff et Mark Johnson (1980) ou de George Lakoff et Mark Turner (1989). Elles marquent un tournant dans ce champ d'enquête, non seulement pour la linguistique (cognitive) mais aussi pour notre compréhension du dire/penser métaphoriquement.

Les recherches sur les métaphores conceptuelles auront largement contribué à l'émergence de la linguistique cognitive au tournant des années 1980. L'anthropologie sociale – dont le courant de l'anthropologie du symbolique – y aura prêté une grande

4. Voir de 2013 à 2018 l'opération de recherche et séminaire doctoral mensuel *Métaphore(s). L'énonciation métaphorique en situation*, sous notre direction (cf. note 2).

5. Pour rappel, la définition « canonique » que propose Aristote dans sa *Poétique* : « La métaphore est le transport d'un mot qui désigne autre chose, transport qui va soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit selon l'analogie. [...] Par 'analogie', nous entendons tous les cas où le second terme est au premier ce que le quatrième est au troisième ; on emploiera, en effet, le quatrième au lieu du second ou le second au lieu du quatrième, et parfois, on ajoute aussi le terme qui se rajoute à celui qu'on a remplacé. Donnons un exemple : [...] la vieillesse est à la vie ce que le soir est au jour ; on dira donc que le soir est 'la vieillesse du jour' [...] » (2008 : 83, trad. de Barbara Gernez).

attention. On sait l'intérêt que l'anthropologie sociale aura porté tout au long du xx<sup>e</sup> siècle à la pensée analogique et aux expressions métaphoriques : dans ses enquêtes sur les différents modes convoqués par les humains pour signifier la structure de leur organisation du social, sur les correspondances formelles entre les objets à propos desquels s'exerce la pensée classificatoire, ou sur la logique des performances rituelles et des récits de la mythologie.

Différentes versions de ces enquêtes – sur la fonction symbolique ou la logique structurale de l'esprit – sont la marque des anthropologies sociales britanniques et françaises. Dans les années 1980-1990, cherchant à renouveler les approches désormais classiques de ces enquêtes, les anthropologues (sociaux et linguistes) anglophones<sup>6</sup> n'auront pas hésité à se tourner vers la version cognitive – inspirée par la psychologie cognitive – que proposait le paradigme des métaphores conceptuelles (Holland and Quinn, 1987) : non sans formuler des réserves envers un paradigme qui prête une attention distraite à la diversité socioculturelle des schémas conceptuels implicites qui sous-tendent et déterminent les expressions langagières étudiées en situation (Fernandez, 1991 ; Friedrich, 1991 ; Quinn, 1991). Nous revenons plus loin dans cette introduction sur ce tournant des recherches sur la métaphore.

Comme Nanine Charbonnel et Georges Kleiber le rappellent dans un ouvrage publié en France en 1999 sous leur direction, la métaphore est devenue un objet de recherche pour l'ensemble des sciences humaines. Ce constat fait écho à bien d'autres sur l'état de l'art des recherches autour de la métaphore. Les recherches sont foisonnantes. Mais les déplacements dans les perspectives adoptées au cours des décennies récentes sont également remarquables. Prenant en compte un repère tout à la fois temporel et bibliographique important – celui du volume de synthèse édité sous la direction de Ortony, publié initialement en 1979, puis réédité en 1993 – R.W. Gibbs, dans son introduction au *Cambridge Handbook of Metaphor and Thought* (2008) note :

« [...] *much has changed in the world of metaphor since 1993. There is now a huge body of empirical work from many academic disciplines that clearly demonstrates the ubiquity in metaphor in both everyday and specialized language. Most importantly, there is also significant research indicating the prominence of metaphor in many areas of abstract thought and in people's emotional and aesthetic experiences. Metaphor is not simply an ornamental aspect of language, but a fundamental scheme by which people conceptualize the world and their own activities. The primary purpose of the Cambridge Handbook of Metaphor and Thought is to describe some of the key developments in contemporary metaphor research that detail the contribution of metaphor to human cognition, communication, and culture.* » (Gibbs, 2008 : 3)

6. Pour apprécier les enjeux méthodologiques et théoriques au tournant des années 1980, en particulier au sein de l'anthropologie sociale et culturelle nord-américaine, le lecteur pourra se reporter aux deux dossiers publiés par l'*American Ethnologist*, successivement en août 1981 puis novembre 1982. Ces dossiers problématisaient le rapport entre symbolique et cognition et deux des courants majeurs de la recherche de l'anthropologie nord-américaine des années 1960-1980, ceux de l'anthropologie du symbolique et de l'anthropologie cognitive – longtemps restreinte, pour cette dernière, au seul champ des sémantiques structurales des lexiques spécialisés. Au centre des dossiers de 1981 et 1982, figurait la problématique de la sémantique des expressions métaphoriques et de leurs usages sociaux. Pour retracer les enjeux épistémologiques de ces épisodes de la recherche dans l'histoire de l'anthropologie voir également plusieurs présentations – notamment celles de Jourdan et Tuite (2006), Kay (2006), Keesing (1974), Turner (1975).

Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle est la contribution de l'anthropologie linguistique à ce domaine d'enquête ?

Pour répondre à ces questions le projet du séminaire sur *Métaphore(s). L'énonciation métaphorique en situation* n'était pas de formuler une nouvelle synthèse. Il était plus modeste. Il devait consister dans un premier temps à faire un repérage de pratiques langagières et des expressions discursives qui y étaient privilégiées en situation, afin de porter notre attention sur celles que nous pourrions étudier en termes de métaphore<sup>7</sup>. Cette manière de procéder, ethnographique, impliquait cependant d'être attentifs aux cadres (méthodologiques et théoriques) que nous pourrions proposer pour l'analyse, au plus près des situations réelles d'usage des paroles énoncées, choisies dans nos données d'observation participante. Ces cadres d'analyse se révélèrent être multiples. Certains d'entre eux pointaient vers les bénéfices des théories littéraires ; d'autres fermaient les frontières disciplinaires (de l'anthropologie ou de la linguistique) quand certaines présentations, aux contours plus fluides, n'hésitèrent pas à traverser ces frontières et proposer quelques mélanges de points de vue. C'est ainsi que se profilèrent des questions clés.

Par exemple, comment distinguer une expression métaphorique d'une autre qui ne le serait pas ? Est-ce affaire de sémantique, ou d'usage pragmatique en situation de communication ? Les tropes sur lesquels portaient les enquêtes, comme les constructions grammaticales de ces idiomes récurrents dans nos usages du langage le plus ordinaire – idiomes dont la sémantique s'obstine à rester opaque, que ce soit chez nous ou ailleurs –, toutes ces formes d'expressions, entendues ici et là, sur les différents terrains d'enquête, soulevaient des enjeux d'analyse et de théorie parfois spécifiques. La problématique propre à l'énonciation proverbiale (voir Kleiber, ce volume) semble archétypale : les proverbes opèrent-ils en situation d'énonciation (et d'argumentation) comme des métaphores<sup>8</sup> ? Comment distinguer un proverbe métaphorique d'un autre qui ne le serait pas et expliquer non seulement la « double figuralité » du proverbe mais le jeu entre ses formes possibles de figuralité ? Par quel travail cognitif un même proverbe peut-il être entendu « littéralement » en certaines circonstances d'interlocution mais comme métaphorisation de la situation extralinguistique en d'autres circonstances ? Non sans oublier bien d'autres questions : comment des toponymes dont les formes langagières explicitent leur propre indexicalité (en lien avec les lieux qu'ils désignent) en viennent-ils à se surcharger d'images iconiques métaphoriques (Bertho, ce volume) ? Pourquoi les formes langagières métaphoriques habitent-elles de manière si

7. Trente-six exposés ont été présentés de 2013 à 2018 (cf. note 2).

8. Voir l'argumentation que propose Cécile Leguy, autour de ce point (Leguy, 2005 et 2015 pour sa présentation dans le séminaire), à partir de ses enquêtes, très documentées, sur les pratiques langagières des locuteurs du bomu (au Mali). L'auteure a recours à la notion de « métaphore vive » (voir Ricoeur, 1975) pour montrer comment l'énonciation proverbiale, en situation, sollicite l'implicite susceptible d'être partagé et reconnu par les interlocuteurs du moment. Cette perspective permet de rendre compte de ce qui fait lien entre l'énoncé proverbial et ce dont il est parlé en contexte d'interlocution. Les circonstances sociales de l'énonciation proverbiale dans le moment de son élocution sont donc à prendre en compte. L'énonciation proverbiale, dans le moment où elle survient, réorienterait les interlocuteurs dans leur compréhension contextuelle de l'épisode communicationnel du moment. Sans doute faut-il souligner que l'innovation sémantique ainsi générée l'est en « pratique ».

naturelle (et si fréquente d'un point de vue quantitatif) les récits des contes, légendes, mythes, etc., ces exemples de littératures orales que les anthropologues découvrent sur leur terrain (Derive, ce volume) ? Pourquoi parler, de manière préférentielle, par « métaphore » ou en citant des proverbes ? Pourquoi ces formes d'expressions sont-elles reconnues comme un indicateur de sagesse dans certaines communautés, une norme qui s'impose à quiconque souhaiterait tenir dès lors son rang ?

Le séminaire aura cherché à explorer une pluralité de perspectives autour de l'énonciation métaphorique : celles de la linguistique – linguistique de terrain (Roulon-Doko, ce volume) et sémantique (Kleiber, ce volume) – aussi bien qu'en linguistique cognitive (Black, ce volume) ; celles des recherches sur l'oralité, la littérature orale et la poétique (Bertho ; Kleiber ; Derive ; Roulon-Doko ; Black, ce volume) ; celles de l'anthropologie sociale et linguistique quand elle se penche sur les formes instituées des pratiques du langage (Bertho ; Derive ; Khichane ; Chave-Dartoën, ce volume).

Face au « fourmillement » des perspectives concernant la métaphore et les définitions qui en sont données après des siècles d'enquêtes, et face à la profusion des références bibliographiques – les porte-paroles d'un nombre incommensurable de nuances explicatives –, ce séminaire s'était donné d'emblée un cadre de travail, composé de quatre repères clés, afin de questionner/contextualiser les opérations métaphoriques proposées à notre discussion. Ce cadre de travail aura guidé tant bien que mal nos discussions/questions – à l'issue des présentations des intervenants. Il ne préjugait rien du contenu des enquêtes présentées. Il s'agissait de rapporter la problématique de l'énonciation métaphorique aux contextes d'analyse suivants. Un premier concernait l'environnement social et pratique des usages langagiers : pour tenir compte de la dimension pragmatique du langage, entendue en un sens général – une dimension que l'énonciation métaphorique présuppose en « pratique ». Un second concernait le rapport entre langage et discours : quelle définition donner du discours comme « événement » sociolangagier (*speech event*<sup>9</sup>) dès lors que l'on se focalise sur l'énonciation métaphorique ? Un troisième concernait les fonctions argumentatives du discours : sous quelle construction expressive et en quelle situation, l'énonciation métaphorique se présente-t-elle comme argumentative ? Le quatrième contexte d'interrogation concernait la place du raisonnement analogique dans le processus (cognitif) intellectuel et langagier : quel rapport entre métaphore, pensée analogique, et dynamique cognitive ? Autrement dit, comment contextualiser et analyser l'énonciation métaphorique comme pratique langagière prenant corps dans un environnement social (culturel, au sens des anthropologues), comme production-résultat d'une activité (intellectuelle) créative (et/ou poétique), comme pratique discursive et argumentative et comme production-expression de la fonction cognitive ?

Complétons les points précédents de quelques commentaires. Le premier de nos repères concernait la perspective pragmatique. En anthropologie linguistique, plu-

9. Les définitions du *speech event* sont variables mais relèvent d'une même famille de pensée : voir celles que proposent, tour à tour, Jakobson, Hymes et Silverstein et l'approche centrée sur le discours de Greg Urban (1991) et Joel Sherzer (2012). C'est sans compter avec les orientations qui sont propres à la linguistique énonciative et aux positions de Benveniste sur la « sémantique du discours » (*infra*, et le chapitre de P. Roulon-Doko).

sieurs modèles de pragmatique sont ponctuellement sollicités. Pour l'essentiel, ces modèles sont issus des controverses entre philosophes du langage autour de questions de logique, des rapports entre langage, esprit et monde, et de la fonction performative du langage. Par-delà ces débats, et l'influence en particulier des travaux de John Austin, John Strawson, John Searle ou de Paul Grice, notamment dans l'anthropologie linguistique anglophone, le tournant pragmatique a eu pour conséquence une transformation profonde de perspective dans l'approche du langage. Ce tournant aura été porté par la critique que le langage ne serait, pour l'essentiel, qu'un système symbolique de « représentation » (des choses du monde). La critique de John Austin de cette conception du langage comme représentation est bien connue. Elle est au fondement du tournant performatif. Il n'est pas le seul à en avoir démontré les apories. Le déplacement de perspective s'est accompli au bénéfice d'une conception actionnelle du langage et de la dimension performative des énoncés en situation d'énonciation. Une version parallèle est formulée, d'une certaine manière, dans la linguistique de l'énonciation et du discours considéré comme événement (Benveniste, 1966). Ce n'est pas le lieu de proposer une généalogie exhaustive de cette transformation paradigmatique dans la manière de penser le langage ; mais nous en caractériserons l'essentiel à l'aide des remarques suivantes de Charles Taylor :

« Comme le dit Humboldt, nous devons penser le langage comme discours, et le discours est une activité, non le produit d'une activité ; il est *energia* et non *ergon*.

Mais si la capacité linguistique se réalise dans le discours, alors elle est susceptible d'être en permanence recréée, étendue, modifiée, remodelée dans le discours. C'est bien ce qui se produit constamment. Les hommes remodelent constamment le langage, dépassent les limites de l'expression, forgent de nouveaux termes, en déplacent d'anciens, modifient le domaine de signification du langage.

[...] Le langage est façonné et se développe principalement non dans le monologue mais dans le dialogue ou, mieux, dans la vie d'une communauté de discours. » (Taylor, [1978] 1997 : 44-47)

Les conceptions sur le rapport entre langage et discours ne manquent pas. Dans la perspective de l'anthropologie linguistique, l'orientation proposée par Joel Sherzer semble particulièrement apte. Elle rappelle la place que tient le discours comme unité d'analyse dans le cadre de l'enquête anthropologique. Sherzer écrit :

« En tant que système de signes, le langage a la propriété intéressante d'être à la fois immotivé et arbitraire (en termes sémiotiques, purement de l'ordre du symbole) et motivé (en termes sémiotiques, de l'ordre de l'icône et de l'indice). Il est immotivé et arbitraire en raison de ses propriétés en tant que système abstrait et formel. Il est motivé dans la mesure où les individus voient leur langage comme porteur de sens et approprié dans l'emploi qu'ils en font dans des contextes sociaux et culturels réels. Ce qui nous amène au discours. [...] le discours est un niveau ou une composante de l'usage langagier qui est relié à la grammaire tout en étant distinct. Le discours peut être oral ou écrit et peut être appréhendé en termes textuels ou en termes socioculturels et socio-interactionnels. Le discours peut-être bref, comme une salutation, et donc plus court qu'une seule phrase ou alors long, comme un roman ou un récit d'expérience personnelle, et donc plus long qu'une phrase et composé d'énoncés qui ressemblent à des phrases. Si ma définition du discours est volontairement vague, c'est parce que



le discours est un champ élastique, une interface imprécise et constamment en construction, émergeant entre le langage et la culture, créée par des instances concrètes des usages langagiers qu'il convient donc de définir spécifiquement en termes de telles instances. » (Sherzer, [1987] 2012 : 22-23)

L'étude de la dimension actionnelle, performative, ou pragmatique du langage s'articule naturellement à la perspective discursive avancée par l'anthropologie linguistique ou la linguistique de l'énonciation. Plusieurs théories de l'argumentation ont cours, dont celle qui marque le champ de la recherche française. On pense ici aux travaux de Anscombe et Ducrot<sup>10</sup> (1983). Mais pour mentionner un autre point de vue, celui qui émane du courant des nouvelles rhétoriques<sup>11</sup>, nous citerons ce commentaire de Chaïm Perelman, d'autant qu'il ouvre sur la problématique de l'analogie, une dimension définitoire, toujours présente, dans les écrits sur la métaphore :

« Les conceptions et le rôle de l'analogie ont varié dans l'histoire de la philosophie. [...] Un théoricien de l'argumentation constatera que le recours à l'analogie constitue une des caractéristiques de la communication et du raisonnement non formels [...] Quoiqu'il en soit, pour lui conserver sa spécificité, il faut interpréter l'analogie en fonction de son sens étymologique de *proportion*. Elle diffère de la proportion purement mathématique en ce sens qu'elle ne pose pas l'égalité de deux relations mais affirme une similitude de rapports. [...] Entre le couple a-b (le thème de l'analogie) et le couple c-d (le phore de l'analogie), on n'affirme pas une égalité symétrique par définition, mais une assimilation, ayant pour but d'éclairer, de structurer et d'évaluer le thème grâce à ce que l'on sait du phore, ce qui implique que le phore relève d'un domaine hétérogène, car mieux connu du thème.

Dans cette perspective, l'analogie relève de la théorie de l'argumentation et non de l'ontologie. » (Perelman, [1977] 2002 : 145-146)

Comment repenser la place que joue l'analogie dans nos explorations de la cognition ? À plusieurs reprises, tout au long de ses écrits, Bateson insiste sur cette manière humaine de « raisonner », cette manière qu'il nomme : « abduction ». Il emprunte le terme à Charles S. Peirce, qui désigne, dans ses écrits logiques et sémiotiques, une troisième voie dans le raisonnement, au côté et en complément de la déduction et de l'induction. Le raisonnement par abduction formule des hypothèses, explore les liens et les conséquences entre plusieurs prémisses. Le raisonnement abductif est une « manière de penser » chez Peirce : une « disposition » intellectuelle qui s'impose, une étape incontournable dans la démarche interprétative et la formation de ce qui fait/faire sens. Ses formes sont présentées sous divers éclairages par Peirce. Sans reproduire

10. Ce champ de recherche en France et dans l'espace francophone tient une place considérable, importante pour ses positions théoriques ; on ne peut l'ignorer – voir en particulier, pour les questions qui occupent ce volume, le dossier de la revue *Langages* 39 publié en 2000, édité par Anscombe (2000) : il porte sur la parole proverbiale.

11. La rhétorique classique de Dumarsais ou de Fontanier, avec ses typologies de figures et de tropes, fut invoquée par certains intervenants. Ce ne fut pas sans ignorer les approches de Perelman et Olbrechts-Tyteca ([1958] 1992) ou celle de Toulmin ([1958] 1995). Ces derniers abandonnent l'esprit classificatoire de la tropologie comme les préoccupations métaphysiques d'Aristote. Leur « nouvelle » rhétorique contribue à l'exploration pragmatique du langage, pour explorer les modalités de l'argumentation et de sa logique – celles qui s'inscrivent dans les usages langagiers de la vie sociale.

les définitions canoniques de Peirce, Bateson adhère à cette position épistémologique non sans en élargir la portée. Il n'y a qu'un pas à faire pour penser l'opération métaphorique comme abductive. Dans ses ratiocinations et réflexions sur le « méta »<sup>12</sup>, Bateson écrit :

*« We are so accustomed to the universe in which we live and to our puny methods of thinking about it that we can hardly see that it is, for example, surprising that abduction is possible, that it is possible to describe some event or thing (e.g. a man shaving in a mirror) and then to look around the world for other cases to fit the same rules that we devised for our description. We can look at the anatomy of a frog and then look for other instances of the same abstract relations recurring in other creatures, including, in this case, ourselves. This lateral extension of abstract components of description is called abduction [...] Metaphor, dream, parable, allegory, the whole of art, the whole of science, the whole of religion, the whole of poetry, totemism [...] the organization of facts in comparative anatomy – all these are instances or aggregates of instances of abduction, within the human mental sphere. »* (Bateson, 1979 : 157-158)

### Métaphores en sociétés océaniques

On peut définir la métaphore comme une façon de transporter<sup>13</sup> à une chose le nom qui en désigne une autre et une première approche de la métaphore met l'accent sur ce que la rhétorique classique appelle le trope (ou les tropes), c'est-à-dire les figures du langage (métaphore, métonymie etc., on peut voir à ce propos les rapports entre métaphore et métonymie chez Claude Lévi-Strauss, 1962 entre autres). On se situe alors dans le langage avec la métaphore comme figure de l'énoncé.

Isabelle Leblic a effectué le deuxième séminaire de notre première année en parlant des métaphores païci, en s'appuyant sur ses propres travaux et en les comparant à ceux d'une ancienne doctorante qui a effectué une thèse sur la langue voisine, l'ajiï, qu'elle a donc associée (bien que non présente) à sa présentation. Il faut donc, selon elle, s'interroger sur les liens entre « métaphore » et « symbole », ce qu'elle a fait à partir des données kanak, païci et ajiï.

Les usages techniques de la notion de symbole sont nombreux, et finalement assez complexes. Une bonne définition minimale de départ est de penser que le symbole (ou relation symbolique) se réalise ou s'établit dès lors que quelque chose d'absent est représenté par quelque chose de présent, en général selon certaines conventions. Bien entendu, le langage est un système symbolique, et d'ailleurs dans certaines approches de sémantique et pragmatique, il est étudié comme étant structuré pour signifier, et ce, selon plusieurs modalités. Par exemple, l'attention que certains linguistes ou anthropologues linguistes portent au fonctionnement indexical du langage – des énoncés en situation – leur permet de montrer comment ce qui est dit constitue la

12. Voir le chapitre écrit (traduit en français) par Mary Catherine Bateson dans l'ouvrage partagé avec son père – chapitre intitulé en anglais, par un jeu de mot, « What's a meta for ? », traduit en français « Méta... Métaphore... et alors ? » (Bateson & Bateson [1987] 1989 : 247-249).

13. Rappelons que *métaphora*, en grec, signifie « transport » « au sens matériel comme au sens abstrait » (Ascher, 2005 : 37).

situation de ce qui est dit (énoncé) par exemple dans l'usage des pronoms, des temps des verbes, des connecteurs, etc. Quand, par ailleurs, la compréhension d'un acte de parole nécessite la prise en compte de présupposés implicites, d'un arrière-plan de savoirs partagés, on pourrait dire que cette « compréhension » active se déplie alors dans un monde « symbolique » – par exemple, le lien entre dit et non-dit pourrait être qualifié de « symbolique ».

Dans cette perspective, on pourrait aussi distinguer « métaphore » et « symbole », en montrant que la compréhension de la métaphore est en premier lieu rhétorique et pragmatique dans le langage (et on en resterait à un niveau de quelques couches de signification qui affleurent à la surface de ce qui est énoncé), alors que dans la perspective qui focalise sur le « symbolique », la logique symbolique engage de fait la totalité de l'être, au plus profond, ou par exemple dans la perspective de l'ethnographie malinowskienne, la « culture » ou le contexte culturel d'ensemble. Certains posent aussi l'hypothèse de la métaphore comme bricolage sémiotique, comme Anaïs de Haas (publiée dans le JSO<sup>14</sup>) qui est intervenue dans notre séminaire. Anaïs de Haas nous a proposé une analyse croisée de deux corpus distincts : d'une part, les métaphores utilisées par les navigateurs français, en avril 1768, pour décrire Tahiti et les événements qui s'y déroulèrent lors de leur escale ; d'autre part, certaines analogies utilisées par les Polynésiens, en 2014, pour rapprocher ou distinguer les usages et rituels « des temps anciens » de ceux qui viennent des Européens. En considérant ces métaphores qui opèrent des traductions interculturelles comme de singulières et heuristiques « mécompréhensions » (Roy Wagner), elle a soutenu l'hypothèse qu'elles sont les indices de différentes manières d'« englober l'univers entier dans son propre schème culturel » (Marshall Sahlins).

Dans les sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie, la parole a, de tout temps, et encore aujourd'hui, une place prépondérante. Tous les moments de la vie sociale sont rythmés par des cérémonies coutumières où échanges de présents et de paroles entre groupes recevant et invité sont incontournables. De même, l'histoire des groupes et des pays passe par ce qu'on appelle la tradition orale qui a, dans ces sociétés, une importance considérable, que ce soit sous forme de mythes, légendes, récits de généalogies, etc., soit des formes codifiées de récits, ou bien dans les discours coutumiers qui ont lieu dans tout rassemblement et qui sont, chaque fois, contextualisés en fonction du lieu, des groupes présents et de l'occasion.

Dans toutes ses paroles, sous toutes leurs formes, des formules, des expressions tout comme des usages particuliers du lexique reviennent régulièrement et seul un recours à une enquête ethnolinguistique permet d'en saisir la signification. Ainsi, une traduction mot à mot en français ne permet souvent pas de rendre compte de la signification profonde des énoncés. Car les expressions qu'I. Leblic dirait métaphoriques qui y sont présentes ne sont compréhensibles que si l'on connaît l'organisation sociale et la culture kanak. En la matière, la Nouvelle-Calédonie kanak présente une autre richesse, la présence aujourd'hui encore de vingt-huit langues kanak, qui per-

14. C'est suite à la soumission de cet article au *Journal de la Société des Océanistes*, dont I. Leblic est rédactrice en chef, que nous avons invité son auteur à venir participer à notre séminaire *Métaphore(s)*...

mettent donc une richesse de situations comparatives. Une thèse a été soutenue en décembre 2005 par Julia Ogier-Guindo (membre du LACITO). On y fait donc référence ici ainsi qu'à d'autres travaux de doctorat ou publications (voir bibliographie).

La métaphore est en effet un procédé linguistique très répandu en Nouvelle-Calédonie dans de nombreux domaines de l'organisation sociale. L'un d'eux est la parenté où les métaphores sont nombreuses et permettent de désigner et/ou de s'adresser à des personnes à qui on doit le respect ou avec lesquelles on a un certain nombre d'interdits, notamment de ne pas pouvoir les désigner directement, ce qui aide à la disparition de certains termes de référence dans les langues kanak.

Si l'on prend l'exemple du paicî, I. Leblic (2000, 2004) a montré que le terme pour la tante paternelle, *panîaa*, est tombé en désuétude et a été remplacé par diverses métaphores :

- *ilô*, marmite
- *duéé*, esprit
- *köaa*, être de la forêt

Si *panîaa* est une personne avec laquelle le neveu/niece se trouve pourtant en relation assez libre, le respect qui lui est dû l'est en tant que sœur pour la génération des pères, ce qui renvoie à l'interdit « frère-sœur » très strict à tous les points de vue : elle est donc *näigé* (mon chemin d'alliance dans un système d'échange des sœurs), ou encore *wârâ âboro*, « contenant/être humain » puisque c'est celle qui est amenée à donner des neveux à son lignage paternel et qui valorise donc son rôle dans la descendance des groupes (pour plus de précisions sur la parenté paicî et les paroles de parenté, voir Leblic, 2000, 2004, aussi repris dans Ozanne-Rivière, 2000 : 84-85<sup>15</sup>). On voit donc ici comment l'usage métaphorique permet de contourner des interdits d'énonciation ou des attitudes de respect, voire de tabou.

Deux autres exposés eurent lieu sur les métaphores en Nouvelle-Calédonie : Alexandre Djoupa (LACITO) est intervenu sur « Bien manger la langue » en fagauvea (Ouvéa, Nouvelle-Calédonie), qui donna lieu à un article dans le *Journal de la Société des Océanistes* (Djoupa, 2014), et Manon Capo sur Métaphores, formules et situations d'enquête. Exploration de quelques « paroles » de l'histoire en pays paicî (Nouvelle-Calédonie).

Alexandre Djoupa est parti d'une expression idiomatique *kai fagamalieina de muna* (litt. bien manger la langue), que les personnes âgées emploient pour qualifier un individu qui maîtrise les tours de la langue fagauvea. Il la distingue d'une figure légèrement différente mais qui a un sens diamétralement opposé, *kai-na de puku-muna*, « manger les mots », qui elle, au contraire, indique que l'on mange les mots, c'est-à-dire que l'on bafouille et donc que l'on ne sait pas parler. Cette personne qui manie la langue avec brio, il existe aussi d'autres tournures permettant de la qualifier, parmi lesquelles il a relevé l'énoncé qui suit :

15. On peut voir également en ce domaine les références suivantes : Bretteville (2002), Illouz (2000) et Leenhardt (1932), notamment le *Discours de Mindia* (pp. 312-318) qui est un *vivâ* (une harangue) prononcé à l'occasion du recrutement des supplétifs engagés dans la répression de la révolte kanak de 1878. Le pasteur-ethnologue Maurice Leenhardt en a proposé une traduction qui n'est pas littéraire mais qui veut respecter le plus possible les métaphores du texte conté par le grand chef, afin de rester fidèle à la traduction de la pensée kanak.

E mūmū de puku-muna i dona ngutu  
 aspect être tendre le segment-langue prép. sa bouche  
 Les mots sont attendrissants venant de lui  
 (litt. les mots sont tendres dans sa bouche)

L'intitulé illustre assez bien les rapprochements métaphoriques qu'effectuent de nombreuses langues entre le domaine de l'ingestion alimentaire et celui des notions associées à la parole du simple fait qu'ils sont reliés par le même organe, « la bouche ». Il n'y a pas besoin d'aller bien loin pour observer cette homologie :

- en français, boire les paroles de quelqu'un, vomir des insultes, raconter des salades, ne pas mâcher ses mots, ruminer quelque chose ;
- en anglais, *to spill the beans*, « rapporter, révéler un secret » (litt. renverser les haricots), *bad-mouthing someone*, « médire, critiquer » ;
- en russe, mettre des nouilles dans les oreilles...

Dans cette étude, comme nous l'a précisé l'auteur dans son résumé, la notion de trope empruntée à C.C. Dumarsais a été abordée sous l'angle du rapport étroit qui relie certaines figures aux non-dits qui conditionnent leur genèse et leur mode de production. Par trope, Dumarsais (1730 : article iv-14-15) y entend tous les tours de figure par lequel un mot perd son sens littéral. Par extension, les formes d'expression non verbales mais codées y ont été également incluses. En fagaueva, mais également dans nombre de langues océaniques, la notion de tabou a une telle importance dans les rapports quotidiens entre individus, que l'on observe qu'elle est souvent à l'origine de nouvelles formes d'expression verbale ou non verbale qui permettent de les contourner. À Ouvéa, le tabou qui frappe certains domaines particuliers génère fréquemment l'apparition de nouvelles formes d'expression grâce auxquelles l'énonciateur peut y déroger. Dans cette perspective, le trope sera donc envisagé comme un moyen ingénieux auquel recourt le locuteur pour déjouer la censure de la conscience.

Manon Capo, dans le cadre de son enquête ethnographique à Bayes (Poindimié, aire paicî), a remarqué que des récits historiques lui étaient rapportés par le recours à des « formules », soit des énoncés laconiques attachés à des lieux, personnes et groupes du passé. Ces formules étaient souvent des noms (le toponyme Cāba, qui signifie « pépinière des clans ») et, parfois, des ersatz de récit (c'est lui qui a arrêté les guerres de religion), des citations mémorables (« tu manges des pierres, toi ? »), des métaphores (le *wēngā kōō*, « mon bateau », c'est l'histoire de mon clan). Ces réalisations langagières diverses ont en commun de fonctionner comme des étiquettes qui encapsulent de manière très économique l'histoire complexe d'un lieu, d'un chef, d'un clan, etc.

Par une comparaison avec le fonctionnement de la métaphore (qui donne à saisir un objet dans les termes d'un autre), elle a exploré ce procédé d'étiquetage dans la construction de la référence et ses implications sur la communication entre locuteur et auditeur(s).

En adossant les énoncés produits dans le cadre de l'enquête à des formes locales de rappel du passé, cela lui a permis d'élargir sa réflexion à la transmission de l'histoire que contribue à mettre en œuvre l'usage des formules.

### Les contributions à ce volume : enjeux descriptifs et paradigmatiques

Face au foisonnement des définitions ou des approches que suscite l'enquête sur le langage figuré, du trope métaphorique en particulier, quel bilan, même provisoire, pourrait on établir ? À l'issue d'une longue étude conduite dans les années 1980, étude inspirée notamment par la sémiotique de Charles S. Peirce, Umberto Eco fait ce constat :

« Il n'existe pas d'algorithme pour la métaphore : elle ne peut être prescrite au moyen d'instructions précises à un ordinateur, indépendamment du volume d'information organisée que l'on peut y introduire. La réussite de la métaphore est fonction du format socioculturel de l'encyclopédie des sujets interprétants. Dans cette optique, on ne produit des métaphores que sur la base d'un tissu culturel riche, c'est-à-dire d'un univers du contenu déjà organisé en réseaux d'interprétants qui décident (sémiotiquement) de la similarité et de la dissemblance des propriétés. [...] Mais cette situation de sémosis illimitée n'exclut pas qu'il puisse exister des *premiers tropes*, i.e. des métaphores « nouvelles », jamais entendues ou vécues comme si elles n'avaient jamais été entendues. Les conditions d'apparition de ces moments [...] sont multiples. » (Eco, 1988 : 187)

Les derniers mots de Eco devraient rassurer. Les humains n'ont de cesse d'en passer par la médiation langagière, de parler et de penser métaphoriquement. Comment rendre compte de cette créativité, sémantique, pragmatique, cognitive, de tous les instants ? Créativité dont on pourrait montrer qu'elle est indétachable d'une disposition sociale-communicationnelle propre aux humains, à tenter de dire avec précision et vérité, de parler à propos, d'éviter le malentendu, tout en ayant à se satisfaire de parler vaguement, relativement, sans pour autant manquer de faire entendre ce qu'ils veulent dire. Pour s'engager sur la voie de l'explication et prendre acte de l'abondance des expressions métaphoriques dans les façons de parler de la « vie quotidienne » (Lakoff et Johnson, 1980), les auteurs de ce volume sollicitent le « contexte » : ce dernier est présenté tour à tour comme un « tissu culturel riche » ; un « univers de contenu » ; un « réseaux d'interprétants », etc.

L'attention au contexte n'est pas anecdotique. Comprendre ce que veut dire une énonciation métaphorique invite à prendre la mesure de ses co(n)textes. La notion est centrale, incontournable, en sciences sociales comme en linguistique. On ne peut minimiser les manières diverses de construire le « contexte », comme objet d'attention et de modélisation. Pour exemple, toute anthropologie ethnographique repose le plus souvent sur la présentation de situations réelles d'interlocution spontanées. Ces dernières s'insèrent dans la temporalité/spatialité de transactions sociales particulières, celles d'un moment. Elles participent de domaines ou de champs institutionnels différenciés. La démarche ethnographique en vient alors à prendre en charge les savoirs et les répertoires que maîtrisent les participants concernés ; ces derniers sont présentés comme les agents-acteurs de ces situations selon la distribution des places qu'ils y occupent. Dès lors, le chercheur, anthropologue ou linguiste, ne peut ignorer la contribution de la parole aux formes que prennent l'agir. L'anthropologie ethnographique et linguistique s'attache à décrire les compétences de communication des sujets parlants ; ces derniers, selon leurs habitudes, organisent conjointement, dans leurs échanges et les situations

spécifiques de leurs interactions, leurs pratiques discursives (Bertho, Derive, Khichane, Chave-Dartoen, ce volume).

Ainsi, pour revenir à l'étude qui ouvre le volume (Bertho), les noms (noms propres) de lieux des Apaches occidentaux se présentent-ils, pour ceux qui les énoncent / et savent les entendre, comme autant de formes-miniatures de récits et, dans cette perspective, comme les « embrayeurs » (*shifters*) d'un espace interdiscursif et émotionnel propre aux rapports sociaux qui s'instaurent entre interlocuteurs d'un moment. Les formes de l'injure kabyle (Khichane), qui mobilisent le parler métaphorique, sont indissociables des situations sociales d'où elles surgissent et qui les légitiment. Les pratiques poétiques de l'oralité dioula (Derive), autrement dit les formes métaphoriques de cette oralité, sont elles-mêmes solidaires de l'intertextualité du répertoire que maîtrisent, en situation d'énonciation et de performance, leurs énonciateurs-locuteurs. L'univers de discours et de pensée que convoquent les performances rituelles à Wallis (Chave-Dartoen), présuppose un arrière-plan de sous-entendus sémiotiques ; ces derniers prennent corps dans la mise en forme de l'évènement rituel et ils régulent ce qui en vient à faire sens dans la situation, pour ses participants. La question du contexte est indissociable de l'enquête sur les usages de la métaphore.

L'enquête sur le contexte de l'énonciation métaphorique est fondée, depuis le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, toutes disciplines confondues – qu'elles soient anthropologique, linguistique, philosophique, ou autre – sur un usage maîtrisé et tempéré des présupposés séculaires, hérités de la rhétorique classique. Longtemps, l'opération métaphorique fut présentée comme le résultat d'une substitution de mots ; une substitution expliquée comme un jeu entre sens propre et sens figuré, un jeu fondé sur l'idée d'une sorte de ressemblance entre les termes de cette substitution. La finalité du trope métaphorique, selon les interprétations données, serait de suppléer à une vacance terminologique ou de la fonction dénomminative, ou de servir à des fins d'ornementation une visée poétique, esthétique. Comment repenser l'opération métaphorique, d'un point de vue sémantique et fonctionnel ? Dans les dernières décennies, les écrits sur le trope métaphorique ont tenté de le resituer, par-delà son contexte phrastique, dans son champ énonciatif et discursif. Ce changement de perspective permet d'inclure l'interprétation du trope métaphorique en tenant compte de la dimension dialogique des transactions verbales (Ricoeur, 1975). Jean Derive le souligne dans ce volume : l'étude de l'énonciation métaphoriques implique que soit prise en compte l'articulation entre règles d'usage et modalité.

L'objectif de cette introduction n'est pas de revenir dans le détail sur les déplacements qui auront justifié tel ou tel programme d'enquête autour de la métaphore, à commencer par la question du choix des expressions métaphoriques à étudier – noms propres de lieux, proverbes, formes poétiques des littératures orales, injures, formes (métaphoriques) du parler quotidien selon le point de vue adopté. Toutefois il est difficile de passer sous silence certains débats transdisciplinaires du tournant des années 1970-1980 : une période marquée (voir plus haut) par l'émergence de nouveaux paradigmes, dont celui des linguistiques cognitives<sup>16</sup>. Le déplacement de perspective proposé à partir

16. La linguistique cognitive ne fut pas la seule nouveauté des années 1980. Cette même période témoigne également, dans le monde anglophone, du basculement de l'anthropologie du symbolique vers une version sémiotique de l'anthropologie (Mertz, 2007), sans oublier un foisonnement de réflexions autour de

des années 1980 – tant par les différentes versions des linguistiques cognitives que par les recherches spécifiques sur les métaphores conceptuelles (Lakoff et Johnson, 1980 ; voir Black, ce volume) – est particulièrement notable. L'influence de ces débats lointains perdue au point de façonner les orientations de la recherche au XXI<sup>e</sup> siècle. Il semble pertinent d'évoquer certains des enjeux soulevés dans deux publications collectives de la fin des années 1970.

Le premier de ces volumes, édité par Sheldon Sacks ([1978] 1979), est intitulé *On Metaphor*. L'ouvrage est le résultat d'un symposium qui avait réuni philosophes et littéraires. Il porte sur le « saut conceptuel » (*conceptual leap*) que souhaitaient promouvoir les participants à cette réunion ; elle invitait au débat Paul Ricoeur, Max Black, Donald Davidson, Paul Goodman, des philosophes, parmi bien d'autres (dont plusieurs spécialistes de littérature). Le second collectif est intitulé *Meaning in Anthropology*. Édité par Keith Basso et Henry Selby (1976), l'ouvrage propose un bilan des recherches anthropologiques sur le sens (entendu dans son acception cognitive-référentielle en particulier), celles des sémantiques structurales, pour le dire en bref, et également une synthèse des travaux sur la fonction symbolique de l'anthropologie sociale et culturelle (anglophone), sans oublier de dessiner quelques voies de recherche pour l'avenir. Keith Basso (Bertho, ce volume) y contribue avec un essai sur les expressions métaphoriques (Basso [1976] 1990) ; il y conjugue linguistique sémantique et linguistique communicationnelle/pragmatique. Voici comment Basso introduit cette problématique :

« *I assume that an adequate theory of metaphor must articulate with a theory of language [...] that satisfactorily explains the ability of human beings to produce and interpret figurative speech. Such a theory has not yet been formulated [...] a [...] grammar need only make explicit the tacit knowledge that enables the speaker of a language to assign literal or propositional meanings to sentence types [...] and in so doing [linguists] have exempted themselves – and their theory – from having to explain the fact that many sentences in a language can be, are, and in some instances must be interpreted in ways that are not predictable from an understanding of their literal meanings alone.* » (Basso, [1976] 1990 : 53-54)

L'enjeu soulevé par Basso – celui que pose la manière dont une expression métaphorique est « entendue » – reste aujourd'hui pertinent. Pour illustrer son propos, Keith Basso centre son essai sur une manière de parler métaphorique coutumière aux Apaches occidentaux : un genre de discours catégorisé, lexicalement identifié, conçu explicitement comme « discours de sagesse » (*wise words*) – une manière de dire que maîtrisent hommes et femmes adultes d'expérience<sup>17</sup>. Ces expressions (du « discours de sagesse ») sont marquées par une construction syntaxique stabilisée, de forme prédicative. Dans

la description de la praxis langagière, de la performativité, et de la pragmatique poétique (voir notamment Silverstein, 1976 ; Mertz et Parmentier, 1985).

17. La sociologie de l'énonciation métaphorique est un paramètre important. Plus facile à prendre en compte dès lors que les formes métaphoriques participent indissociablement de situations sociales types : le cas de l'injure ritualisée dans les interactions entre les genres en Kabylie (Khichane, ce vol.) ; voir également les situations rituelles discutées par Sophie Chave-Dartoen (ce vol.) ; enfin quand l'énonciation métaphorique est étudiée du point de vue de la « compétence de communication » de ses locuteurs-énonciateurs. Jean Derive (ce vol.) le rappelle à propos des terrains africains : la compétence en « énonciation proverbiale » est la qualité attendue de la manière de parler des plus anciens – celle des « aînés ».



la formulation de Basso, la forme-type se présente comme une construction où sujet et prédicat sollicitent deux séries séparées de termes : d'une part celle des noms-catégorisations qui sont relatifs aux faits naturels et au monde animalier ; d'autre part, celle des termes qui se réfèrent aux humains et à leurs relations sociales<sup>18</sup>. La construction métaphorique résulte de l'appariement de ces deux ensembles – une manière de dire reconnue localement comme une façon de « parler avec sagesse ». La médiation de l'énonciation prédicative réunit des termes relevant de domaines sémantiques radicalement distincts ; ces derniers, en effet, ne partagent entre eux aucun élément de désignation dénotative (*designative features*)<sup>19</sup>. L'art de cette forme de discours est de jouer de la tension, de la contradiction, entre les termes ainsi réunis. Cette forme invite à une exégèse interprétative, en certaines circonstances. L'explicitation n'est pas requise<sup>20</sup>. Mais tout un chacun (parmi les maîtres de cette façon de parler) semble en mesure d'explicitier le sens de ces formulations.

Le chapitre de Keith Basso, par-delà l'ethnographie linguistique proposée, se voulait toutefois critique ; il visait à montrer les apories du modèle linguistique dominant du moment : celui de la grammaire générative de Noam Chomsky. La posture critique de Basso faisait écho à un argument récurrent sous la plume des anthropologues linguistes de l'époque ; ceux-là mêmes qui conduisaient leurs enquêtes sous le paradigme sociolinguistique de l'anthropologie de la communication (Hymes, 1974). Pour ces anthropologues, concernés par la production de ce qui fait sens entre interlocuteurs – comment, sous quelles conditions ? – l'enjeu était d'élargir l'enquête linguistique au-delà de la grammaire et de la sémantique lexicale. Le projet initial était de recenser la grande variété des formes de l'expression langagière dans leurs contextes d'usage ; autant pour tenir compte des tropes majeurs (métaphore, ironie, métonymie et synecdoque) tels qu'ils sont identifiés et discutés dans les écrits des littéraires et des philosophes occidentaux<sup>21</sup>, que des fonctions multiples que le langage, en pratique, prend en charge<sup>22</sup> – quelles que soient les situations sociales, des plus rituelles au plus mondaines.

18. Voir Basso ([1976] 1990 : 58-68) pour la présentation et discussion de plusieurs de ces énoncés métaphoriques. Quelques exemples de ces énoncés, donnés ici en traduction française et à titre indicatif, ont les contenus propositionnels qui suivent : « Les Apaches sont des coyotes » ; « les papillons sont des filles » ; « le scarabée charognard est un homme blanc » ; « les corbeaux sont des veuves » ; « l'éclair est un garçon ».

19. Keith Basso s'appuie sur ses analyses de sémantique componentielle (en termes de sèmes) pour dévoiler l'écart entre les champs sémantiques des domaines que conjoignent ces expressions dans leur construction grammaticale (en situation d'énonciation). L'explicitation discursive de ce que signifient ces expressions vient en réponse aux sollicitations de l'anthropologue.

20. Entre locuteurs apaches, les exégèses ne sont pas spontanées. Toujours possibles, quand elles sont sollicitées, les exégèses demeurent « ouvertes ». Elles ne clôturent en aucune manière l'enquête sur le procès de « compréhension » que Basso appelait de ses vœux. Un point complémentaire pourrait être celui de Sperber (1974, chap. 2), qui argumente, fort justement, que les exégèses sont des données à verser au dossier de l'enquête ; elles ne peuvent servir de théorie explicative du symbolique.

21. Dans ce contexte de recherche se pose, bien entendu, la question de la contribution de ces catégories au métalangage de l'analyse.

22. L'une des contributions majeures aux enquêtes de cette période charnière est l'ouvrage édité par David Sapir et Christopher Crocker (1977). Dans cet ouvrage, l'énonciation métaphorique – comme forme d'action symbolique ancrée dans son contexte de présuppositions socioculturelles et de situations d'interactions sociales – est analysée à l'aune du modèle poétique/rhétorique de Kenneth Burke. Voir Burke (1941) sur les quatre tropes majeurs (*master tropes*).

Un argument proche de celui de Basso est repris par Silverstein dans ce même volume (Basso et Selby, 1976). Il concerne la focalisation démesurée que linguistes et/ou philosophes portent à la référence. Dans sa propre critique Silverstein (1976) cible les présupposés sous-jacents qui président à l'écriture des modèles de grammaire et de sémantique que les linguistes proposent habituellement. Emboitant le pas à l'attention que Jakobson prête aux fonctions langagières des « embrayeurs » (*shifters*), Silverstein (1976) dresse le profil de ce que pourrait être une anthropologie linguistique de la fonction poétique et pragmatique dans le cadre d'une linguistique fonctionnelle<sup>23</sup> qui prendrait en charge les pratiques sociales du langage. Ni Basso ni Silverstein ne disaient mots toutefois des solutions qu'offraient dans le même temps les pragmatiques de Paul Grice et de John Searle – ce dernier en formalisant la contribution de John Austin à propos de performativité et de l'acte illocutoire du dire. Or les pragmatiques du discours ou de l'énonciation (*utterance*) proposaient plusieurs réponses à la problématique de la réception-compréhension du sens figuré.

Le programme de Paul Grice mettait l'accent sur le rôle joué par un ensemble de maximes communicationnelles, qu'elles soient respectées ou non par les interlocuteurs-participants d'un échange verbal (conversationnel). L'application de ces maximes et/ou leur contournement permettrait à l'analyse de dévoiler le calcul des inférences nécessaires expliquant le sens communiqué. En distinguant entre implication conventionnelle – fondée sur les savoirs sémantiques que partagent les interlocuteurs – et implication conversationnelle, un processus qui prend acte des informations situées et liées à tout échange en situation de communication, Grice (1971 ; 1979 ; 1989) offrait un modèle compréhensif pour analyser/interpréter le sens des tropes : par-delà la signification (dite conventionnelle) des mots, il distinguait entre sens phrastique (*sentence meaning*) et sens intentionnel, déterminé par le « vouloir dire » du locuteur/énonciateur (*utterer's meaning*). Le modèle des actes de langage de John Searle (1969, 1982) emprunte certaines de ces idées. Les travaux de ce dernier ont contribué à consolider pour l'analyse pragmatique la distinction entre *sentence meaning* (sens des mots ou de la phrase) et *utterance meaning* (sens de l'énoncé généré dans l'énonciation) ; au final Searle met en exergue l'intentionnalité du locuteur. Dans cette perspective, pour Searle, le « sens métaphorique est toujours le sens de l'énonciation du locuteur » (Searle, 1982 : 123 ; 1985)<sup>24</sup>. Pour autant, cette position

23. Les versions de ces linguistiques fonctionnelles sont nombreuses (Nichols, 1984 ; François, 2004). Elles prennent en charge les fonctions communicationnelles de la parole en acte, en situation d'interaction (*speech event*). Avec le temps, leur visée s'est amplifiée. Désormais, ces linguistiques « identifient des principes cognitifs *plus profonds* déterminant les universaux linguistiques [et] attribuent un caractère *non arbitraire* au lexique, insistant sur l'iconicité, et identifiant de tous côtés des processus métaphoriques » (François, 2004 : 102).

24. Voir les chapitres de Searle qui sont dédiés au discours de la fiction, à la métaphore et au sens littéral dans *Sens et expression* (1982). Dans le chapitre sur la métaphore, Searle (1982 : 164-165) analyse plusieurs transformations du rapport entre dire (*what speaker says*) et signifier (*what speaker means*). Searle en vient à distinguer six situations : énonciation littérale ; énonciation métaphorique simple ; énonciation métaphorique ouverte ; énonciation ironique ; métaphore éteinte (*dead metaphor*) ; acte de langage indirect. Searle explique que son analyse de l'expression métaphorique vaut également pour la métonymie ou la synecdoque (1982 : 159). Pour une discussion partielle de ce modèle pragmatique, voir Masquelier (2017) et Roulon-Doko (ce vol.).

n'implique en aucun cas – dans la perspective de Searle – que le sens littéral (le sens de la phrase) échappe aux déterminations du contexte :

« Notre compréhension du sens de ces phrases serait impossible sans un ensemble d'assomptions d'arrière-plan déterminant dans quels contextes chaque phrase trouve une énonciation appropriée. » (Searle, 1982 : 167)

On le devine : l'objectif de l'approche pragmatique est de s'inscrire tout à la fois dans une visée cognitive (d'où l'attention portée à l'intentionnalité) et, en distinguant (Searle, 1982 : 189-215) entre acte illocutoire primaire (intentionnel) et secondaire (correspondant à ce qui est littéralement énoncé), de dépasser certaines des présuppositions que véhiculent les théories des littéraires, des philosophes et des linguistes : en particulier celles qui proposent d'expliquer la métaphore comme le résultat d'une opération de comparaison (entre un comparant et un comparé), ou qui argumentent que la sémantique de l'expression métaphorique résulte d'une interaction entre une expression singulière et son enchâssement dans un cadre-contexte véhiculé par/dans l'énoncé ; dans cette dernière perspective, l'interaction sémantique sur laquelle repose l'énonciation métaphorique impliquerait un jeu d'emboîtement et de transfert de sèmes d'où émergerait la valeur métaphorique d'une expression au sein de son seul contexte langagier.

La position critique la plus radicale, de la fin des années 1970, est sans nul doute celle de Donald Davidson ([1978] 1993). Elle interroge, encore et toujours, philosophes et linguistes – voir Paulette Roulon-Doko (ce volume) sur la sémantique des parties du corps des Gbaya. Davidson questionne en effet la conception que se font la plupart des philosophes et linguistes du « langage » du rapport entre « pensée et discours » et, plus précisément, leurs modèles de l'analyse sémantique. Chez Davidson, la problématique autour de ce que signifie une expression métaphorique n'est qu'un point d'entrée dans une démarche bien plus compréhensive : un ensemble d'études qui auront contribué, incidemment, à repenser la sémantique des phrases d'action (*forms of action sentences*) – en se focalisant sur le rôle des expressions adverbiales qui en décrivent différentes modalités. L'essai de Davidson sur « ce que signifient les métaphores » ouvre sur ces remarques :

« [...] les métaphores signifient ce que les mots, dans leur interprétation la plus littérale, signifient, et rien de plus. [...] Pour anticiper, je m'appuie sur la distinction entre ce que les mots signifient et ce que leurs usages permettent de faire. Je pense que la métaphore appartient exclusivement au domaine de l'usage. Elle est quelque chose qui est produit par l'emploi imaginaire des mots et des phrases et elle dépend entièrement des significations ordinaires de ces mots et par conséquent des significations ordinaires des phrases dont elles font partie. » (Davidson, [1978] 1993 : 350-352)

Davidson recense plusieurs des cheminements suivis, au cours du xx<sup>e</sup> siècle, pour rendre compte de la sémantique des expressions métaphoriques – sans occulter la profondeur historique, sur la très longue durée, de ces études. Sa démarche, nous l'avons dit, questionne les cadres d'analyse choisis par de nombreux linguistes, littéraires et philosophes du langage. Selon Davidson, beaucoup d'entre eux tentent de rendre compte du sens des expressions métaphoriques en privilégiant la perspective séman-

tique, cherchant à identifier ce « contenu » sémantique propre qui habiterait toute forme d'expression métaphorique. Dévoiler la « signification » qui serait « propre » à la métaphore permettrait ainsi de montrer que la métaphore serait source d'innovations sémantiques, par-delà les incongruités ou les absurdités que révèlent cette manière de dire. Davidson ne nie pas l'intérêt de l'expression métaphorique ; ni les bonnes raisons que tout un chacun peut invoquer pour y porter attention. La forme métaphorique témoigne, de fait, de ce qu'un locuteur peut faire avec le langage ; mais, selon Davidson, elle trouverait sa raison dans son usage (Davidson, [1978] 1993 : 351). Ce que Davidson nie : « c'est que la métaphore fasse son travail en ayant une signification spéciale, un contenu cognitif spécifique » (Davidson, [1978] 1993 : 373). Après avoir identifié les apories que ne résolvent pas les modèles de l'analyse sémantique<sup>25</sup> Davidson en vient à pointer vers une difficulté plus fondamentale encore :

« Ce que nous remarquons ou voyons n'est pas, en général, de nature propositionnelle. Bien sûr cela *peut* l'être, et quand ça l'est, cela peut être habituellement énoncé au moyen de mots simples. Mais si je vous montre le canard-lapin de Wittgenstein, et que je dis : "c'est un canard", alors avec un peu de chance vous le voyez comme un canard ; si je dis : "c'est un lapin", vous le verrez comme un lapin. Mais aucune proposition n'exprime ce que je vous ai conduit à voir. [...] Voir comme n'est pas voir que. La métaphore nous fait voir une chose comme une autre en faisant un certain énoncé littéral qui inspire ou suscite l'intuition. Étant donné que dans la plupart des cas ce que la métaphore suscite ou inspire n'est pas entièrement, ou même pas du tout, la reconnaissance d'une vérité ou d'un fait quelconque, il est tout simplement vain de tenter de donner une expression littérale du contenu de la métaphore. » (Davidson, [1978] 1993 : 375-376)

Deux autres domaines de recherche en anthropologie auront contribué à l'étude de la métaphore depuis le dernier quart du siècle dernier. Nous les examinerons tour à tour. Le premier a déjà été mentionné plus haut. Il est illustré dans ce volume par le chapitre d'Alexis Black qui s'inscrit délibérément dans le cadre de la linguistique cognitive et, plus spécifiquement, le courant qui porte sur les métaphores conceptuelles. Le second domaine est celui des études sur le rituel ; il est traité dans le chapitre de Sophie Chave-Dartoën. La problématique de la métaphore est centrale dans les travaux des anthropologues sociaux. Elle l'est depuis que la question du « sens » (et de l'action) en est venue à s'imposer dans l'anthropologie post-fonctionnaliste des années 1950, non seulement dans l'anthropologie anglophone britannique, mais également dans les versions sociologiques de l'ethnologie française, puis dans le contexte du mouvement structuraliste de l'anthropologie sociale d'inspiration lévi-straussienne. On pourrait rappeler, au passage, l'influence sur le structuralisme, et sur les contributions plus modestes de l'anthropologie du symbolique, de la distinction proposée par Roman Jakobson, entre deux axes majeurs de la pensée, l'un métaphorique, l'autre métonymique.

L'approche de la métaphore du point de vue cognitif marque un basculement épistémologique. D'un point de vue métathéorique, le terme « métaphore » prend,

25. Davidson porte son attention en particulier au modèle qui comprend la métaphore comme une forme de comparaison, et à celui qui explique la sémantique sous-jacente de son expression comme le résultat d'une interaction entre idées véhiculées par les composantes de son contexte discursif (phrastique).

dans cette perspective, un sens distinct du sens « standard » (Kleiber, 2016). Kleiber qualifie en effet d'onomasiologique le sens du terme « métaphore » en sémantique cognitive, puisque les métaphores langagières ne relèvent plus d'une problématique centrée sur les usages des « mots » et les divers procédés de langage. La problématique est déplacée. Elle porte de fait, au-delà du langage, sur l'opération conceptuelle qui informe (met en forme) les usages langagiers. La métaphore est désormais « conceptuelle »<sup>26</sup>. La théorie des métaphores conceptuelles participe en outre d'un large domaine, celui des linguistiques cognitives<sup>27</sup>.

Pour George Lakoff et Mark Johnson, les auteurs dont l'ouvrage de 1980 ([1980] 2003) ouvre cette nouvelle voie dans l'enquête autour de la métaphore, la discontinuité entre la version cognitive qu'ils proposent et la version des théories classiques (ou standards), ne devrait prêter à aucune confusion, aucune méprise. Dans la postface à la réédition de leur ouvrage de 1980, Lakoff et Johnson (2003 : 243-276) ne prennent aucun raccourci : ils dressent la liste des erreurs commises par les multiples versions standards – toutes disciplines confondues – de la tradition occidentale (Lakoff & Johnson, 1999). Ils soulignent les avancées indiscutables de leur modèle, notamment son ancrage dans les travaux les plus récents en neurobiologie (Lakoff, 2008), et rappellent que ce paradigme de recherche, en l'espace de quelques décennies, depuis 1980, s'est enrichi de recherches innovantes. Tout ceci pour pointer les quatre impasses majeures des paradigmes classiques sur la métaphore :

*« There are four [...] false views of metaphor. In the Western tradition, they all go back as far as Aristotle. The first fallacy is that metaphor is a matter of words, not concepts. The second is that metaphor is based on similarity. The third is that all concepts are literal and that none can be metaphorical. The fourth is that rational thought is in no way shaped by the nature of our brains and our bodies. »* (Lakoff & Johnson, 2003 : 244)

Les recherches en linguistique cognitive n'ont pas manqué de renouveler l'approche générale des anthropologues vis-à-vis de la cognition (Foley, 1997 ; Palmer, 1996) – cela a été mentionné plus haut. Cette orientation théorique est toutefois rééquilibrée dans les enquêtes des anthropologues linguistes sur les poétiques des formes langagières et leurs grammaires ; ces recherches prennent en considération les associations que ces formes expressives et leurs constructions grammaticales appellent

26. Kleiber (2016) propose de distinguer entre trois « sens » (métathéoriques) du terme « métaphore ». Le premier sens est illustré par des programmes de recherche qui font de la métaphore « un procédé de langage ». C'est l'usage « standard » du terme métaphore. Sous ce « paradigme » on retrouve les théories classiques, habituelles. Un second sens du terme métaphore est représenté par les courants qui déplacent le point de vue linguistique au bénéfice de l'analyse en termes de concept – une perspective onomasiologique. La théorie des métaphores conceptuelles de Lakoff et Johnson illustre cette approche. Le troisième sens concerne les métaphores d'objet.

27. Quelques publications générales, en français, présentent le domaine des linguistiques cognitives. Pour une introduction à ces différentes facettes, voir Fuchs (2004). Sur la sémantique du prototype, voir Kleiber (1990). Le numéro 53 de la revue *Communications* (1991) porte sur la sémantique cognitive dans son ensemble, un dossier dont les contributeurs, parmi d'autres, sont Dirk Geeraerts, Ron Langacker et Gilles Fauconnier. Lors du séminaire LACITO, plusieurs recherches relevant de ces approches cognitives furent discutées ; elles sont désormais publiées : Mougin (2013) ; Fontaine (2015, 2016) ; Ponsoinnet (2014a-b).

implicitement, au sein de « modes » (locaux) de pensée et d'action. Ces travaux de facture anthropologique poursuivent ainsi l'un des objectifs essentiels de l'ethnographie des pratiques langagières, qui est de prêter attention à la diversité que manifestent, ici et là, selon les contextes des organisations sociales étudiées, les formes cognitives et sociolangagières de l'énonciation métaphorique en usage ; l'approche anthropologique reste également attentive à la créativité poétique que présentent certains tropes métaphoriques (Fernandez, 1977, 1986) : autant de dimensions ou d'aspects que le modèle des métaphores conceptuelles tend à passer sous silence, préférant privilégier, en priorité, le point de vue universaliste (Kövecses, 2003, 2007, 2008, 2009). Il faudrait retenir également les formulations critiques des linguistes vis-à-vis du modèle cognitif. Plusieurs d'entre elles font écho à ce que de nombreux anthropologues linguistes n'ont pas manqué d'exprimer (Fernandez, 1991b). Dans cette perspective, les remarques de G. Kleiber serviront ici à pointer un « inconvénient majeur [...] source de malentendus, équivoques et même disputes » que l'on peut imputer au modèle cognitif :

« [...] celui de vouloir faire rentrer les métaphores lexicales que vise l'emploi standard dans le giron des métaphores conceptuelles et donc de ne conserver qu'une métaphore. G. Lakoff et M. Turner refusent en effet la métaphore comme emploi de mot particulier. [...] La première est d'avoir pris comme postulat que le mot métaphore ne pouvait avoir qu'un type d'emploi, i.e. ne renvoyait qu'à un seul type d'objet. [...] La seconde source réside dans le fait que métaphores de mot et métaphores conceptuelles ont en commun de « rouler » sur l'analogie. [...] L'analogie à elle seule ne permet toutefois pas d'assimiler métaphores lexicales et métaphores conceptuelles. Si tel était le cas, il faudrait aussi ranger sous l'étiquette de métaphore la comparaison et même la catégorisation lexicale, puisque comparaison et catégorisation lexicale mettent en jeu toutes deux l'analogie [...]. » (Kleiber, 2016 : 22-23)

Les travaux ethnographiques et les réflexions épistémologiques-théoriques de James Fernandez sur l'anthropologie du rituel et la place qu'y tient le trope métaphorique pourraient ouvrir une longue liste des problématiques anthropologiques autour de la métaphore (Fernandez, 1977, 1982, 1986). La contribution de Sophie Chave-Dartoen (ce volume) revient sur certains de ces enjeux autour d'un objet d'enquête critique pour la démarche de l'anthropologie sociale. Principalement, parce que le rituel est le lieu par excellence de ce que Mauss nommait un phénomène social total ; c'est dans ce cadre contextuel que les anthropologues, depuis des décennies, étudient l'imbrication de la pensée et de l'action (Houseman et Severi, 1994) – dimensions qu'ils n'hésitent pas à séparer analytiquement en d'autres occasions d'enquête, sans pour autant valider leurs raisons de procéder ainsi. Phénomène social total : en situation de performance rituelle, le corps est présent, mis en scène<sup>28</sup> ; l'imagination créative des modélisations conceptuelles du social s'y manifeste ; les pratiques langagières qui sont spécifiques au rituel en cours s'articulent aux dimensions non langagières de ces mises-

28. Parmi les travaux classiques, voir ceux de Mary Douglas (1973) sur les rapports entre corps, société et cosmos, et la correspondance que Douglas établit – pour rendre compte de la variété des formes de représentation rituelle – entre les formes du code linguistique (code grammatical et lexical restreint ou code élaboré) et les formes que prend le code rituel dans la manière dont celui-ci conceptualise le rapport entre individu et société.

en-acte performatives (Stasch, 2011). L'anthropologie du symbolique a fait du rituel un lieu privilégié d'enquête. Initialement, le rôle qu'y tenait la fonction métaphorique fut un foyer d'attention soutenue (Turner, 1967 ; 1974). Puis l'étude des modalités iconiques et indexicales de l'action rituelle s'est révélée pertinente (Tambiah, 1979 ; Ruel, 1987). Ce faisant, ces recherches auront invité à redécouvrir la conception que Charles S. Peirce se faisait de l'iconicité et de l'indexicalité et de la relation symbolique dans le processus de mise-en-signification du signe-en-acte : un ensemble dynamique de relations se présentant comme médiation entre signe-véhicule, objet signifié/indexé, et signe-interprétant<sup>29</sup>. S'inspirant de la sémiotique peircéenne, l'anthropologie s'est forgée dès lors de nouveaux outils d'analyses ; la notion d'idéologie sémiotique est l'un d'entre eux (Keane, 2018). Dans la perspective qu'offre cette notion (Chave-Dar-toen, ce volume), l'énonciation métaphorique serait déterminée par les médiations des idéologies sémiotiques et langagières. Cette même perspective sémiotique pourrait éclairer un point thématique qui se fait jour explicitement dans plusieurs des chapitres de ce volume – qu'il s'agisse d'énonciation proverbiale (Kleiber), ou de la poétique-en-acte de l'oralité (Bertho, Derive) et de la micropolitique de l'injure dans le moment d'une interaction sociale en situation de face-à-face (Khichane). La formulation d'Umberto Eco, dans la remarque suivante, rappelle ce point essentiel :

« [...] toute métaphore réussie présuppose un contexte de référence, et de relecture, très vaste. La métaphore apparaît comme un phénomène lexical mais ne dépend pas exclusivement du système du lexique. Parfois, un terme devient véhicule métaphorique parce qu'il est inséré dans un syntagme minimal [...] Mais même en ce sens, bien que phénomène sémantique, la métaphore a déjà des bases syntaxiques. Cependant, c'est en général le contexte plus ample de l'énoncé, et du texte tout entier, qui permet de supposer le *topic* discursif et les isotopies –point de départ du travail interprétatif. Plus souvent, le principe de contextualité s'élargit à un principe d'intertextualité. [...] Il y a donc des métaphores qui fonctionnent dans un univers culturel et intertextuel donné, mais qui sont inconcevables dans un univers différent. » (Eco, 1992 : 168-169)

### En conclusion : la « métaphore », un objet d'enquête transdisciplinaire

L'anthropologie linguistique se présente comme énonciative ; elle privilégie la description des pratiques de l'oralité et de l'interlocution. L'enquête sur l'énonciation métaphorique s'inscrit dans ce cadre théorique. Toutefois, les travaux sur les littératures orales, entre autres, ne manquent pas de suggérer ce point important : le fait « littéraire » enjoint d'enquêter au-delà de l'oralité. Les recommandations d'Émile Benveniste auraient pu s'adresser aux anthropologues : à plusieurs reprises dans ses écrits, il invite à ne pas isoler la linguistique des études littéraires : « nous vivons dans la civilisation du livre, du livre lu, du livre écrit, de l'écriture et de la lecture » (Benveniste, [1969] 2012 : 91).

29. La trichotomie peircéenne la plus largement reconnue est celle qui distingue entre signe iconique (icône), signe indexical (indice) et signe symbolique (symbole). Le signe-symbole est présenté par Peirce comme un signe conventionnel, établi par une règle (*sign of law, legisign*) et/ou l'habitude (*habit*) ; ce qu'il signifie (conceptuellement) est général. Cependant, chez Peirce, le signe-symbole incorpore toujours dans sa forme et ses instanciations contingentes (*replica, token*) des fonctions indexicales et iconiques.

Cette extension de l'enquête à l'ensemble de la poétique du discours aura été explorée, notamment en France, par Henri Meschonnic ; ses travaux sont régulièrement invoqués dans les analyses sur les littératures orales (Derive, ce vol.). L'articulation entre oralité et écriture littéraire aura également fait l'objet de l'un des séminaires<sup>30</sup>. Elle bouscule le périmètre familier des méthodologies de l'anthropologie sociale et linguistique – celles de l'enquête dite de « terrain », par observation, participation, enregistrement et transcription, qui privilégie les faits langagiers des situations d'interaction (d'interlocution) face-à-face. Toutefois, cette piste de recherche ouvre sur un ensemble de problématiques pour lesquels les réflexions de Benveniste sur la langue comme « instrument à iconiser le réel » et comme moyen « de représenter le discours lui-même » (Benveniste, 2012 : 115) s'avèrent importantes. Benveniste – malgré les mérites qu'il reconnaît à la définition clairvoyante que donne Saussure du signe linguistique – fait écho aux écrits sémiotiques de Peirce. L'un de ces points de convergence porte en effet sur le rôle de la fonction iconique dans le langage. Peirce affirme par exemple que « la seule façon de communiquer directement une idée est par le moyen d'une icône » (Peirce, 2017 : 175). Jakobson (1966) s'était lui-même inspiré de Peirce pour questionner la notion (chez Saussure) de l'arbitraire du signe et encourager à une plus grande attention au phénomène de la motivation – l'un des traits définitoires du « symbole » dans la sémiologie saussurienne, contrairement à la perspective peircéenne.

La perspective peircéenne mériterait d'être explorée plus amplement : tout au moins pour ce qu'elle dit de la fonction iconique et la manière dont cette dernière opère en différents contextes sémiotiques, cognitif et communicationnel<sup>31</sup>, du signe-en-acte. Peirce a peu écrit, sinon presque rien, sur la métaphore ; il reconnaît toutefois son importance conceptuelle pour la démarche scientifique. Et il montre (et démontre) le lien étroit entre métaphore et iconicité en intégrant la métaphore dans un même ensemble : celui des hypo-icônes (dans sa terminologie). Peirce distingue entre trois formes de signe-iconiques :

- a) l'icône-image qui exhibe de « simples qualités » – sous cette forme de relation entre un signe et son objet, l'iconicité du signe se manifeste comme ressemblance ;
- b) l'icône-diagramme qui représente « les relations des parties d'une chose par des relations analogues » – le diagramme fonctionne de surcroît de manière indexicale, il pointe vers l'objet qu'il schématise, invite l'attention à se porter vers l'objet qu'il signifie (met-en-signe) par analogie ;

30. Il y fut question du rapport du chant (et de la musique) à la littérature caribéenne et des dispositifs de « mise-en-scène » de la parole chantée – ses rythmes et sonorités – comme des formes du parler quotidien, dans les créations littéraires d'auteurs (Sam Selvon, Vidiadhar Naipaul, Earl Lovelace) originaires de Trinidad et Tobago. Voir Masquelier (2018).

31. La notion sémiotique de l'icône chez Peirce est présente tout au long de son œuvre, dès les écrits publiés de la fin des années 1860 puis, sous des perspectives enrichies par une multiplication de points de vue, dans ses écrits des années 1880-1890-1900. La problématique des formes de la représentation iconique inspire les travaux de Peirce sur les graphes logiques comme sa quête pour établir une logique sémiotique du signe-en-acte (sémiase), une sémiotique attentive aux façons de raisonner et aux méthodes de production du savoir (mondain et scientifique).



c) l'icône-métaphore quant à elle opère en établissant, sous un certain rapport, un parallélisme entre le « caractère représentatif » de signes-représentations déjà établis ; la métaphore résulte d'une opération interprétante de la pensée, un processus de médiation sémiotique<sup>32</sup> propre au raisonnement abductif (Peirce, 2017 : 172-179).

Contrairement à l'attention que les anthropologues linguistes portent en général aux formes sémiotiques de l'iconicité (Mannheim, 1999), les théorisations de la linguistique cognitive de ces dernières décennies auront relégué l'intérêt pour l'iconicité au second plan. L'iconicité se fait discrète dans la grammaire cognitive de Ronald Langacker (Kleiber, 1993), enfouie de fait sous la description et l'analyse des conceptualisations (symboliques) que véhiculent les formes langagières étudiées (constructions syntaxiques, noms, verbes), bien que l'approche de Langacker se montre friande de modélisations diagrammatiques pour (re)présenter les schèmes cognitifs (*constructs*, *image-schema*) qui rendent compte du sens qu'incarnent les formes langagières. Lakoff et Johnson affirment, pour leur part, que les recherches sur l'iconicité – celles qui portent, en particulier, sur le langage des signes – confirment les fondamentaux de la linguistique cognitive. Néanmoins, la relation entre métaphore et iconicité est peu explorée dans leur ouvrage intitulé *Philosophy in the Flesh* (Lakoff et Johnson, 1999). Entre temps, la redécouverte des écrits de Peirce aura contribué à la réactualisation de l'attention portée à l'iconicité. Par-delà l'attention que l'anthropologie linguistique anglophone (nord-américaine) porte à la sémiotique de Peirce (Telep et Him-Aquili, 2021), certains travaux de pragmatique, tout comme la recherche sur les modélisations cognitives (Johnson-Laird, 2002) ou sur l'écriture et la poétique des genres littéraires (Hiraga, 1999 ; 2005), ouvrent désormais des pistes de recherche prometteuse en prenant acte des écrits de Peirce. On ne peut douter que la sémiotique de l'iconicité devrait pouvoir nous éclairer sur les modélisations que propose la linguistique cognitive à propos de la cognition métaphorique : ne serait-ce que pour aider à comprendre ce qu'est l'opération de projection conceptuelle (*mapping*) entre domaines (source et cible) et celle, plus complexe, de l'amalgame (*blending*) – ce processus cognitif modélisant la mise en relation entre plusieurs « espaces mentaux » dans le mouvement processuel de la pensée.

La problématique de la métaphore est située au carrefour de frontières où se croisent différentes enquêtes : celle sur l'oralité, l'écrit littéraire, leur poétique respective et ce qui leur est commun ; celle sur les modélisations – que ce soit celles des linguistes, sémanticiens, pragmaticiens, logiciens, philosophes ; elles se rencontrent et s'influencent. Dans ce contexte d'enquêtes, tout à la fois empirique et théorique, l'anthropologie linguistique se présente comme une « discipline-frontière » (Alvarez-Pereira, 2003) : un domaine ouvert au dialogue transdisciplinaire.

32. Il faut rappeler que la sémiotique peircéenne est pensée en termes de « sémiose » : le signe-en-acte est à envisager comme un processus de signifiante, dynamique et temporel – que le signe soit linguistique ou non. Contrairement au dualisme de la conception saussurienne du signe linguistique – marqué par la distinction entre signifiant et signifié –, la sémiotique de Peirce met l'accent sur la tiercéité du signe-en-acte : une relation triadique qui conjoint indissociablement le signe-*representamen*, son objet (ce dont le *representamen* est le signe) et leurs signes-interprétants (voir Masquelier, 2021 : 46-55).

### Bibliographie

- ALVAREZ-PEREIRE Frank, 2003. *L'exigence interdisciplinaire*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- ARISTOTE, 2008. *Poétique*, traduction, introduction et notes de Barbara Gernez, Paris, Les Belles Lettres.
- ASCHER François, 2005. La métaphore est un transport. Des idées sur le mouvement au mouvement des idées, *Cahiers internationaux de sociologie* 118, pp. 37-54 (<https://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2005-1-page-37.htm>).
- ANSCOMBRE Jean-Claude (éd.), 2000. *Langages* 39 : *La parole proverbiale*.
- ANSCOMBRE Jean-Claude et Oswald DUCROT, 1983. *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Éditions Mardaga.
- BASSO Keith, 1990 (1<sup>e</sup> éd. 1976). 'Wise Words' of the Western Apache, in Keith Basso (ed.), *Western Apache Language and Culture, Essays in Linguistic Anthropology*, Tucson & London, The University of Arizona Press, pp. 53-79.
- BASSO Keith et Henry SELBY (eds), 1976. *Meaning in Anthropology*, School of American Research Advanced Seminar Series, Albuquerque, University of New Mexico Press.
- BATESON Gregory, 1979. *Mind and Nature*, Toronto, New York, London, Bantam Books.
- BATESON Gregory & Mary Catherine BATESON, 1989 (1<sup>e</sup> éd. 1987). *La peur des anges*, Paris, éditions du Seuil.
- BENVENISTE Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- , 2012. *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969*, Paris, Gallimard, Seuil.
- BORNAND Sandra et Cécile LEGUY, 2013. *Anthropologie des pratiques langagières*, Paris, Armand Colin, collection U.
- BORNAND Sandra et Cécile LEGUY (éds), 2014. *Compétence et performance. Perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Paris, Karthala.
- BOUTET Josiane et Monica HELLER, 2014. *Langage & Société* 150 : *John J. Gumperz*.
- BRETTEVILLE Dominique, 2002. Compte rendu de Charles Illouz, 2000, *L'Homme* 163 : *De la légende au mythe. Parole, langue et pensée*, pp. 305-307.
- BURKE Kenneth, 1941. Four Master Tropes, *The Kenyon Review* 3, 4, pp. 421-438.
- CHARBONNEL Nanine et Georges KLEIBER, 1999. *La métaphore, entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France.

- DAVIDSON Donald, 1993 (1<sup>e</sup> éd. 1978). Ce que signifient les métaphores, in Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Paris, éditions Jacqueline Chambon, pp. 349-376.
- DOUGLAS Mary, 1973 (1<sup>e</sup> éd. 1970). *Natural Symbols, Explorations in Cosmology*, Harmondsworth, Penguin Books Ltd, Pelican Books.
- DURANTI Alessandro, 1988. Ethnography of speaking: toward a linguistics of the praxis, in Frederick J. Newmeyer (ed.), *Linguistics: The Cambridge Survey IV: Language: the Socio-Cultural Context*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 210-228.
- , 2003. Language as culture in U.S. Anthropology: three paradigms, *Current Anthropology* 44, 3, pp. 323-347.
- ECO Umberto, 1988 (1<sup>e</sup> éd. 1984). *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Presses universitaires de France.
- , 1992 (1<sup>e</sup> éd. 1990). *Les limites de l'interprétation*, Paris, éditions Grasset & Fasquelle.
- FERNANDEZ James, 1977. The Performance of Ritual Metaphors, in David Sapir and Christopher Crocker (eds), *The Social Use of Metaphor. Essays on the Anthropology of Rhetoric*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. 100-131.
- FERNANDEZ James, 1986. *Persuasions and Performances, the Play of Tropes in Culture*, Bloomington, Indiana University Press.
- , 1991. Introduction, Confluents of Inquiry, in James Fernandez (ed.), *Beyond Metaphor, the Theory of Tropes in Anthropology*, Stanford, Stanford University Press. pp. 2-13.
- FERNANDEZ James (ed.), 1991b. *Beyond Metaphor, the Theory of Tropes in Anthropology*, Stanford, Stanford University Press.
- FOLEY William, 1997. *Anthropological Linguistics, An Introduction*, Oxford, Blackwell Publishers.
- FONTAINE Laurent, 2015. L'argumentation métaphorique des anciens dans les réunions des Yucuna d'Amazonie colombienne, *Autrepart* 73, 1, pp. 157-180.
- , 2016. L'agentivité métaphorique dans les incantations des Yucuna d'Amazonie colombienne, *Bulletin de l'institut français d'études andines* 45, 1, pp. 63-89.
- FRANÇOIS Jacques, 2004. Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs, in Catherine Fuchs (éd.), *La linguistique cognitive*, Paris, Éditions Ophrys et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 99-132.
- FRIEDRICH Paul, 1991. Polytrophy, in James Fernandez (ed.), *Beyond Metaphor, the Theory of Tropes in Anthropology*, Stanford, Stanford University Press, pp. 17-55.
- FUCHS Catherine (éd.), 2004. *La linguistique cognitive*, Paris, Éditions Ophrys, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

- GAL Susan, 2021. How culture and society are communicatively constituted: a reflection on 40 years of Linguistic anthropology, *Langage & Société* 172, pp. 125-148.
- GIBBS Raymond W. (ed.), 2008. *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GRICE Paul, 1971. Utterer's meaning, Sentence-meaning, and Word-meaning, in John R. Searle (ed.), *The Philosophy of Language*, Oxford, Oxford University Press, pp. 54-70.
- , 1979. Logique et conversation, *Communication* 30, pp. 55-72.
- , 1989. *Studies in the Way of Words*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- HAAS Anaïs de, 2014. Les métaphores de la séduction dans les journaux des marins français à Tahiti en avril 1768, *Journal de la Société des Océanistes* 138-139, pp. 175-182 (<https://journals.openedition.org/jso/7200>).
- HANKS William, 1996. *Language and Communicative Practices*, Boulder, Westview Press.
- HIRAGA Masako K., 1999. Blending and Interpretation of Haiku: A cognitive Approach, *Poetics Today* 20, 3, *Metaphor and Beyond: New Cognitive Developments*, pp. 461-481.
- , 2005. *Metaphor and Iconicity, A Cognitive Approach to Analyzing Texts*, New York, Palgrave Macmillan.
- HOLLAND Dorothy and Naomi QUINN (eds), 1987. *Cultural Models in Language & Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOUSEMAN Michael et Carlo SEVERI, 1994. *Naven ou le donner à voir. Essai d'interprétation de l'action rituelle*, Paris, CNRS Éditions, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- HYMES Dell, 1974. *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- ILLOUZ Charles, 2000. *De chair et de pierre. Essai de mythologie kanak (Maré, îles Loyauté)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- JAKOBSON Roman, 1966. À la recherche de l'essence du langage, in E. Bach, É. Benveniste et al., *Problèmes du Langage*, Paris, Gallimard, coll. Diogène, pp. 22-38 (éd. or. 1965. Quest for the Essence of Language, *Diogenes* 13, 51, pp. 21-37).
- JOHNSON-LAIRD Philip, 2002. Peirce, logic diagrams, and the elementary operations of reasoning, *Thinking & Reasoning* 8, 1, pp. 69-95.
- JOURDAN Christine and Kevin TUIE (eds), 2006. *Language, Culture and Society*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KAY Paul, 2006. Methodological Issue in Cross-Language color Naming, in Christine Jourdan and Kevin Tuite (eds), *Language, Culture and Society*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 115-134.

- KEANE Webb, 2018. On Semiotic Ideology, *Signs in Society* 6, 1, pp. 64-87.
- KEESING Roger M., 1974. Theories of Culture, *Annual Review of Anthropology* 3, pp. 73-97.
- KLEIBER Georges, 1990. *La sémantique du prototype, Catégories et sens lexical*, Paris, Presses universitaires de France.
- , 1993 (mars). Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive, *Faits de langue* 1, *Motivation et iconicité*, pp. 105-121.
- , 2016. Du triple sens de *Métaphore*, *Langue française* 189, pp. 15-34.
- KÖVECSES Zoltán, 2003. Language, Figurative Thought and Cross-Cultural Comparison, *Metaphor and Symbol* 18, 4, pp. 311-320.
- , 2007. Variation in Metaphor, *Illa Do Destoro: A Journal of English Language, Literatures in English and Cultural Studies* 53, pp. 13-39.
- , 2008. Conceptual Metaphor Theory, Some criticisms and alternative proposals, *Annual Review of Cognitive Linguistics* 6, pp. 168-184.
- , 2009. Metaphor and Poetic Creativity. A Cognitive Linguistic Account, *Acta Universitatis Sapientiae Philologica* 1, 2, pp. 181-196.
- LAKOFF Georges, 2008. The neural theory of metaphor, in Raymond W. Gibbs (ed.), *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 17-38.
- LAKOFF Georges and Mark JOHNSON, 1980. *Metaphors We Live By*, Chicago, The University of Chicago Press.
- LAKOFF Georges et Mark JOHNSON, 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. de Michel de Fornel, en collaboration avec Jean-Jacques Lecercle, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Propositions (éd. orig., 1980. *Metaphors We live By*, The University of Chicago Press).
- , 1999. *Philosophy in the Flesh, The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books.
- , 2003 (1<sup>e</sup> ed. 1980). Afterword, *Metaphors We live By*, Chicago, The University of Chicago Press, pp. 243-276.
- LAKOFF Georges and Mark TURNER, 1989. *More Than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press.
- LEBARBIER Micheline (éd.), 2017. *Les ruses de la parole : dire et sous-entendre, parler, chanter, écrire*, Paris, éd. Karthala.
- LEBLIC Isabelle, 2000. Le dualisme matrimonial paicî en question (Ponérihouen, Nouvelle-Calédonie), *L'Homme* 154-155 : *Questions de parenté*, pp. 183-204.

- , 2004. Paroles de parenté paicî (Ponérihouen, Nouvelle-Calédonie), in E. Motte-Florac et G. Guarisma (éds), *Du terrain au cognitif : Linguistique, ethnolinguistique, ethnoscience*. À Jacqueline M.C. Thomas, Paris, Peeters, pp. 319-350.
- LEBLIC Isabelle et Bertrand MASQUELIER, 2020. Introduction. De l'ethnolinguistique à l'anthropologie linguistique au LACITO, in I. Leblic et L. Souag (éds), *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, hors série 1, pp. 15-33 (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02987705>).
- LEBLIC Isabelle et Lameen SOUAG (éds), 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, hors série 1 (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02986924>).
- LEENHARDT Maurice, 1932. *Documents néo-calédoniens*, Paris, Institut d'ethnologie.
- LEGUY Cécile, 2005. À propos de la communicabilité du dire proverbial. Réflexion sur l'aspect métaphorique des proverbes, in Ursula Baumgardt et Jean Derive (éds), *Paroles nomades. Ecrits d'ethnolinguistique africaine*, Paris, Karthala, coll. Tradition orale, pp. 99-113.
- , 2015. Les proverbes sont-ils des métaphores ?, communication au séminaire *Métaphore(s). L'énonciation métaphorique en situation* du LACITO, dir. par Isabelle Leblic et Bertrand Masquelier, avril 2015, Villejuif, France (hal-01487521).
- MANNHEIM Bruce, 1999. Iconicity, *Journal of Linguistic Anthropology* 9, 1-2, pp. 107-110.
- MASQUELIER Bertrand, 2001. Pratiques discursives, interlocution et pragmatique : objets d'enquête ethnographique, *Cahiers de littérature orale* 50, pp. 231-259.
- , 2005. Anthropologie sociale et analyse du discours, *Langage & Société* 114, pp. 73-99.
- , 2014. The Performative Turn : les nouvelles frontières de l'anthropologie sociale et linguistique, in Sandra Bornand et Cécile Leguy (éds), *Compétence et Performance : perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Paris, Karthala, pp. 306-329.
- , 2017. Acte locutoire et *double-entendre*, le calypso grivois à Trinidad (Caraïbes), in Micheline Lebarbier (éd.), *Les ruses de la parole : dire et sous-entendre, parler, chanter, écrire*, Paris, éd. Karthala, pp. 97-138.
- , 2018. Façons de parler, de dire et d'écrire : le calypso dans la littérature caribéenne anglophone, in C. Meyer et P. Prescod (éds), *Langues choisies, langues sauvées ; poétique de la résistance*, Würzburg, Königshausen & Neuman, pp. 295-310.
- , 2021. Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce, *Langage & Société* 172, pp. 29-68.
- MASQUELIER Bertrand et Jean-Louis SIRAN (éds), 2000. *Pour une anthropologie de l'interlocution, Rhétoriques du quotidien*, Paris, L'Harmattan.
- MASQUELIER Bertrand et Cyril TRIMAILLE (éds), 2012. *Langage & Société* 139 : *Dell Hymes : héritages et débats*.

- MERTZ Elisabeth, 2007. Semiotic Anthropology, *Annual Review of Anthropology* 36, pp. 337-353.
- MERTZ Elisabeth & Richard PARMENTIER (eds), 1985. *Semiotic Mediations, Sociocultural and Psychological Perspectives*, Orlando, Academic Press.
- MOUGIN Sylvie, 2013. Métaphores conceptuelles ou protosémantismes ? À propos de deux métaphores relatives à la parole, *Le Français moderne* 1, pp. 108-121.
- NICHOLS Johanna, 1984. Functional theories of grammar, *Annual Review of Anthropology* 13, pp. 97-117.
- OGIER-GUINDO Julia, 2005. Les chemins de l'imaginaire poétique dans le *vivaa*, discours traditionnel ajië, thèse de littérature comparée, Chambéry, Université de Savoie.
- ORTONY Andrew (ed.), 1993 (1<sup>e</sup> éd. 1979). *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- OZANNE-RIVIERRE Françoise, 2000. Terminologie de parenté proto-océanienne : Continuité et changement dans les langues kanak, in A. Bensa et I. Leblic (éds), *En pays kanak : Ethnologie, linguistique, archéologie, histoire de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 69-100.
- PALMER Gary, 1996. *Toward a Theory of Cultural Linguistics*, Austin, University of Texas Press.
- PEIRCE Charles S., 2017 (éd. or. 1978). *Écrits sur le signe, textes rassemblés et commentés par Gérard Deledalle*, postface inédite de Mathias Girel, Paris, éditions du Seuil.
- PERELMAN Chaïm, 2002 (1<sup>e</sup> ed. 1977). *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
- PERELMAN Chaïm et Lucie OLBRECHTS-TYTECA, 1992 (1<sup>e</sup> ed. 1958). *Traité de l'argumentation, La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles.
- PONSONNET Maïa, 2014a. Les rôles de *kangu* « ventre » dans les composés émotionnels du dalabon (Australie du Nord) : entre figuratif et littéral, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 109, 1, pp. 415-461.
- , 2014b. *The Language of Emotions: the Case of Dalabon (Australia)*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, Cognitive Linguistic Studies in Cultural Contexts 4.
- QUINN Naomi, 1991. The cultural Basis of Metaphor, in James Fernandez (ed.), *Beyond Metaphor, the Theory of Tropes in Anthropology*, Stanford, Stanford University Press, pp. 36-93.
- RICŒUR Paul, 1975. *La métaphore vive*, Paris, Les éditions du Seuil.
- RUEL Malcom, 1987. Icons, indexical symbols and metaphorical action: an analysis of two East African rites, *Journal of Religion in Africa* 27, 2, pp. 98-112.

- SACKS Sheldon (ed.), 1979. *On Metaphor*, Chicago and London, The University of Chicago Press.
- SAPIR David and Christopher CROCKER (eds), 1977. *The Social Use of Metaphor, Essays on the Anthropology of Rhetoric*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- SEARLE John R., 1969. *Speech acts, An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 1982. *Sens et expression. Études de théories des actes de langage*, Paris, Les éditions de Minuit.
- , 1985 (1<sup>e</sup> éd. 1983). *L'intentionnalité. Essais de philosophie des états mentaux*, Paris, Les éditions de Minuit.
- SHERZER Joel, 2012 (1<sup>e</sup> éd. 1987). Langage et culture, une approche centrée sur le discours, *Langage & Société* 139, pp. 21-45.
- SILVERSTEIN Michael, 1976. Shifters, linguistic categories, and cultural description, in Keith Basso and Henry Selby (eds), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, pp. 11-55.
- SPERBER Dan, 1974. *Le symbolisme en général*, Paris, Hermann.
- STASCH Rupert, 2011. Ritual Oratory Revisited: The semiotics of effective Action, *Annual Review of Anthropology* 40, pp. 159-174.
- TAMBIAH Stanley J., 1979. A Performative Approach to Ritual, Radcliffe-Brown Lecture in Social Anthropology, *The Proceedings of the British Academy* 65, pp. 113-169.
- TAYLOR Charles, 1997 (1<sup>e</sup> éd. 1978). Le langage et la nature humaine, in Charles Taylor, *La Liberté des modernes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Philosophie morale, pp. 44-47.
- TELEP Susie et Manon HIM-AQUILI (éds), 2021. *Langage & Société 17 : Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique*.
- TOULMIN Stephen, 1995 (1<sup>e</sup> ed. 1958). *The Uses of Argument*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TURNER Victor, 1967. *The Forest of Symbols. Aspects of Ndembu Ritual*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- , 1974. *Dramas, Fields and Metaphors*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- , 1975. Symbolic Studies, *Annual Review of Anthropology* 4, pp. 145-161.
- URBAN Greg, 1991. *A Discourse-Centered Approach to Culture, Native South American Myths and Rituals*, Austin, University of Texas Press.
- VANDELOISE Claude (éd.), 1991. *Communications 53 : Sémantique cognitive*, éditions du Seuil.





La métaphore est un objet de recherche que d'aucuns penseront avoir été rebattu. D'autant qu'il est un objet sur lequel sont investies de nombreuses disciplines, si bien que les modèles ou les théories pour en rendre compte relèvent de plusieurs perspectives. L'anthropologie, notamment l'anthropologie du symbolique, n'est pas en reste ; on sait l'intérêt que cette discipline a porté au xx<sup>e</sup> siècle à la pensée métaphorique, comme aux usages de l'analogie. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle est la contribution de l'anthropologie linguistique à ce domaine d'enquête ?

L'anthropologie linguistique se présente comme une approche centrée sur les usages du langage, quels qu'ils puissent être et en toutes circonstances. L'étude des discours se focalise ainsi sur les situations d'énonciation et les rapports sociaux qui leur sont associés. Depuis 1990, les travaux des anthropologues du LACITO portent sur des thématiques comme celles du rapport entre dit et non-dit, sémantique et pragmatique, ou l'étude de situations et de contextes d'usage de la parole en acte.

Le séminaire *Métaphore(s)* qui s'est tenu ces dernières années au LACITO CNRS a été l'occasion d'ouvrir des pistes théoriques, des problématiques, notamment dans le domaine de la cognition. C'est ce à quoi s'emploient, chacune en référence à un certain champ d'études, les contributions de collègues (majoritairement non membres du LACITO) que nous avons retenues : Elara Bertho, Georges Kleiber, Jean Derive, Samia Khichane, Paulette Roulon-Doko, Alexis Black et Sophie Chave-Dartoën. Une présentation introductive précède l'ensemble.

Isabelle Leblic, anthropologue, directrice de recherche, a fait toute sa carrière au LACITO CNRS dont elle est membre depuis 1982. En tant que spécialiste des sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie (anthropologie maritime, parenté, adoption...), elle a participé à de nombreuses opérations de recherche du LACITO en ethnoscience et en anthropologie linguistique. Bertrand Masquelier et elle animent depuis plusieurs années des séminaires de recherche et de formation doctorale en anthropologie linguistique, sur la Nomination, puis sur la Métaphore et, enfin, actuellement, sur les Jeux de langage (<https://lacito.cnrs.fr/activite-scientifique/seminaires-et-operations/jeux-de-langage/>).

Bertrand Masquelier, titulaire d'un PhD de l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie, USA, 1978), est membre du LACITO depuis 1989 et maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne (1994-2012), après des années de recherche et d'enseignement aux États-Unis (Univ. of Pennsylvania, Philadelphie, et Tulane Univ., New Orleans). Ses recherches ethnographiques ont porté sur l'économie politique des usages de la parole dans la vallée de la Metchum des Bamenda Grassfields (Cameroun) ; puis, à partir de 1998, sur les pratiques langagières carnavalesques à Trinité-et-Tobago, dans les Caraïbes, et les performances scéniques du théâtre de rue en France. Spécialisé dans l'anthropologie de l'interlocution, il a consacré de nombreuses études aux questions de performativité et de pragmatique, notamment dans l'espace caribéen.

Prix : 19 € TTC

ISBN : 978-2-490768-02-8



9 782490 768028

Couverture : conception I. Leblic  
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, the Art Institute of Chicago, USA © photo Art Institute of Chicago, Dist. RMN-Grand Palais / image The Art Institute of Chicago

version électronique disponible sur  
<http://lacito-publications.cnrs.fr>